213 12 NOVEMBRE 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Intercontinentale.

REMEMBRANCE DAY...

Novembre ramène chaque année les pieux hommages aux morts des deux guerres mondiales. A Londres, S. M. la reine Elizabeth s'est rendue au Champ du Souvenir, où elle a planté une croix piquée d'un coquelicot pour perpétuer la mémoire des soldats tombés pour la défense du droit et de la liberté.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

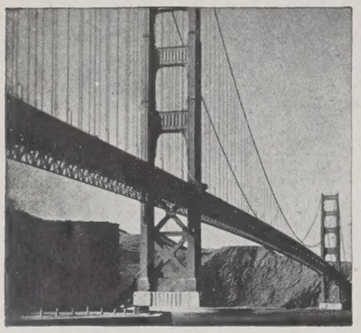
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

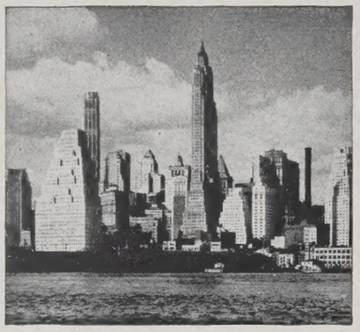
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.





SEULE TWA VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.

Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

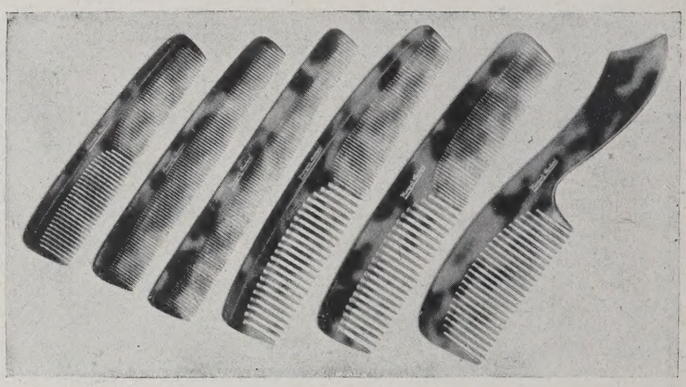
49.30 B

François Auchard

EST UNE MARQUE

ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES

Peignes de Toilette "JASPÉCAILLE" façonnés main



« JASPÉCAILLE »

EST UNE MATIÈRE DE LUXE « **RHODOÏD** » POSSÉDANT TOUTES LES QUALITÉS DE L'ÉCAILLE NATURELLE, DOUCE A L'USAGE, ININFLAMMABLE, INALTÉRABLE

EN VENTE :

PARFUMERIES DE LUXE
COIFFEURS EN RENOM
GRANDS MAGASINS
EXPORTATION

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

COMÉDIE HUMAINE

— Adieu, cher ami ! La parfaite dignité de ta vie sera un immortel exemple pour ceux qui restent...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je répète l'oraison funèbre de cette crapule de Trifouillot !...

COMME AU THÉATRE

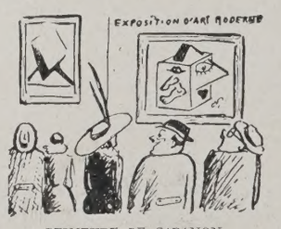
— Voilà une demi-heure que nous attendons le tramway ! Il se fait désirer !...

— C'est sûrement le tramway nommé désir !

GRÈVES PARFUMÉES

LE BOUEUR. — Nous, quand on n'est pas satisfaits, on n'enlève pas les ordures. C'est le seul moyen de manifester notre force.

— Et de la faire sentir !...



PEINTURE DE CABANON

— A propos, il paraît que l'on prépare une exposition de tableaux d'aliénés.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas celle-ci ?

ACIDULÉ

— Avez-vous vu à la Comédie-Française l'ahurissante « mise en scène » du *Cid* ?

— Oui. C'est un « homicid » par impudence !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 213 12 NOVEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

LA MAIN PASSE...

En attendant l'arrivée du président de la République au premier Conseil qu'ont tenu à l'Elysée les ministres du nouveau Gouvernement, M. Queuille, président du Conseil d'hier, échange une cordiale poignée de main avec M. Georges Bidault, son successeur à l'Hôtel Matignon.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, des personnalités des lettres, des arts et de la presse ont fêté le 80e anniversaire de Mme Yvonne Sarcey, fondatrice de l'Université des Annales, que l'on voit en compagnie du président Herriot.

A PRETORIA, un monument va être inauguré par l'Union Sud-Africaine à proximité du défilé où s'engagèrent en 1652 les chariots des Voortrekkers, premiers pionniers hollandais qui s'établirent au Cap.

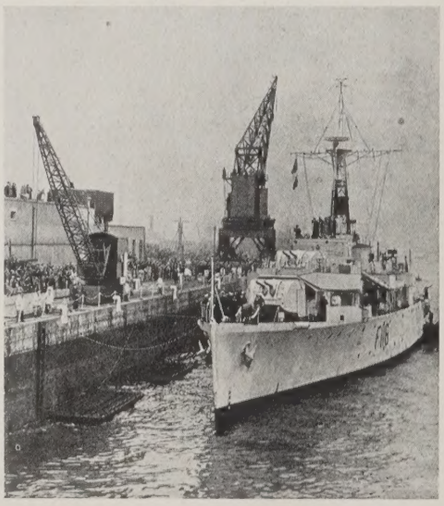
A GREENWICH (U. S. A.), M. Stettinius est mort d'une crise cardiaque à quarante-neuf ans. Ancien secrétaire d'Etat, il joua un rôle important dans la création des Nations Unies dont il signa la Charte.

A WASHINGTON, Mme Eugenia Anderson, première ambassadrice des U. S. A., nommée au poste de Copenhague par le président Truman, prête serment devant le chef du protocole et M. Dean Acheson.

A STOCKHOLM, le prix Nobel de médecine pour 1949 a été décerné au professeur portugais Egaz Moniz, diplomate, écrivain, spécialiste de la chirurgie du cerveau, qui pratiqua le premier la lobotomie.

A LA HAYE, le docteur Drees, premier ministre des Pays-Bas, et le docteur Mohammed Hatta, premier ministre de la République indonésienne, commentent l'issue favorable de la Conférence de la Table Ronde.

A LONDRES, le bureau de la production et des approvisionnements de guerre du pacte Atlantique s'est réuni à Lancaster House ainsi que les chefs d'état-major chargés du plan de défense de l'Europe.



A PLYMOUTH, l'*Amethyst*, qui parvint à échapper au blocus des communistes chinois sur le Yang Tsé, accoste au port, où des réceptions ont été organisées en l'honneur du commandant Kerans et de l'équipage.

A VIENNE est arrivé un groupe de femmes qui font partie des 626 prisonniers de guerre en provenance du camp de Stalino, en Russie occidentale, où elles étaient astreintes à travailler au fond de la mine.

Au chateau de la Muette M. Paul Hoffman, administrateur du plan Marshall, prononce son discours devant les délégués de l'O. E. C. E.

POLITIQUE FRANÇAISE - POLITIQUE EUROPÉENNE

M. G. Bidault et les ministres tiennent leur premier conseil au palais de l'Elysée sous la présidence de M. Vincent Auriol.

Au Quai d'Orsay, dans le salon de l'Horloge, a siégé le comité des ministres des Affaires étrangères du Conseil de l'Europe.

Au sortir d'une crise ministérielle de trois semaines, le pays s'est retrouvé avec un gouvernement Bidault que sa composition et son programme apparentent étroitement au précédent ministère Henri Queuille.

Quelques changements dans l'attribution de fauteuils importants n'ont guère modifié la structure politique du gouvernement... sauf que ce sixième ministère de la IV[e] République se présente avec un effectif impressionnant de trente-quatre membres : dix-huit ministres, neuf secrétaires d'Etat et sept sous-secrétaires d'Etat.

Comme les précédents, le cabinet Georges Bidault est à l'image de la seule majorité qui puisse se dégager dans l'actuelle Assemblée nationale par l'association des républicains populaires, des socialistes et des radicaux, auxquels s'adjoignent quelques éléments « centristes ». La confortable majorité de 367 voix qui a investi le président du Conseil est l'expression de cette formation, que son défaut d'homogénéité obligera, demain comme hier, à rechercher des solutions de compromis sur la plupart des sujets essentiels.

Une première difficulté à laquelle a dû faire face le gouvernement est cette aide aux salariés les plus défavorisés qui avait lourdement pesé sur le déroulement de la crise. La solution d'attente qui est intervenue : octroi le 15 novembre d'une prime exceptionnelle et une fois versée pour les travailleurs dont le salaire est inférieur à 15.000 francs (avec complément pour les pères de famille), ne diffère guère des dispositions précédemment envisagées. Elles n'ont d'ailleurs pas davantage obtenu l'agrément des diverses centrales syndicales, dont les revendications excèdent largement le cadre de la décision prise. Celle-ci, il est vrai, doit s'accompagner, ces jours prochains, de projets destinés à préparer le retour aux conventions collectives et à la procédure d'arbitrage et de conciliation. Pareils textes devront être mûrement réfléchis si l'on veut éviter un « décrochage » brutal et généralisé des salaires — dont l'effet serait de peser lourdement sur les prix de revient à une heure où le développement des exportations devient une nécessité vitale pour notre économie — d'aggraver en même temps les difficultés budgétaires d'un Etat devenu, avec les nationalisations, le plus important des employeurs de main-d'œuvre et de conduire, de nouveau, au désordre monétaire.

Déjà les sacrifices nouveaux qui, de toute évidence, seront imposés aux producteurs et aux contribuables risquent de mettre à rude épreuve la cohésion des partis associés. A cet égard on n'attend pas sans intérêt les décisions que vont prendre sur le plan politique les radicaux, dont le congrès s'ouvre le 17 novembre à Toulouse, et les socialistes, convoqués en congrès à Paris le mois prochain.

L'ordre budgétaire reste, en tout cas, un impératif dont le nouveau gouvernement ne pourra se dégager, au moment surtout où les bénéficiaires du plan Marshall — dont on sait qu'il expirera en 1952 — viennent d'étudier au château de la Muette les moyens de mettre fin, durant qu'il en est temps encore, au désordre économique et financier de l'Europe.

PARIS, CENTRE DE NÉGOCIATIONS

M. Paul Hoffman, l'administrateur du plan Marshall, a rappelé devant les membres du conseil de l'O. E. C. E. qu'une solution devait être trouvée à deux problèmes essentiels : l'équilibre des comptes avec la zone dollar, l'intégration économique de l'Europe occidentale de manière qu'elle forme un marché unique.

Des difficultés auxquelles se heurte la création de ce marché unique, M. Robert Schuman s'est fait l'interprète. Il a préconisé le système des ententes régionales, qui, pour être viables, impliquent un large abandon de la politique de protection nationale. De son côté, sir Stafford Cripps a affirmé que la Grande-Bretagne, même si elle ne souscrit pas à certains engagements, demeure liée à l'Europe occidentale.

C'est à Paris, devenu centre de négociations internationales, que se sont également réunis les douze ministres des Affaires étrangères qui forment le comité ministériel du Conseil de l'Europe. La commission parlementaire permanente de ce conseil s'est aussi réunie ainsi que le comité des cinq ministres des pays adhérents au pacte de Bruxelles. Questions de procédure, questions économiques, rapports de l'O. E. C. E. avec le Conseil de l'Europe étaient à l'ordre du jour. Mais le point le plus important est l'admission de l'Allemagne à l'Assemblée consultative européenne, où, selon les déclarations de M. R. Schuman devant le conseil national du M. R. P., elle jouira d'un statut d'Etat associé. Le problème allemand aussi bien que les discussions d'ordre économique qui ont prolongé la déclaration de M. Hoffman à l'O. E. C. E. ont motivé le voyage à Paris du secrétaire d'Etat, M. Dean Acheson, pour rencontrer MM. Bevin et Schuman. Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que l'Allemagne a fait sa rentrée dans les organismes internationaux au conseil de l'O. E. C. E., où elle était représentée par M. Franz Bluecher, vice-chancelier du gouvernement de Bonn, qui doit également signer à Paris un accord commercial.

Pierre Beaumont.

LE MARÉCHAL PAPAGOS, CHEF DE L'ARMÉE GRECQUE, QUI N'AVAIT JAMAIS REÇU DE JOURNALISTE, FAIT EXCEPTION EN FAVEUR DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.

LE DRAME BALKANIQUE

LE MARÉCHAL PAPAGOS CHEF DE L'ARMÉE GRECQUE

RÉSERVE SA PREMIÈRE INTERVIEW A L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

La guerre a-t-elle pris fin en Grèce ? J'arrivais à Athènes avec l'idée, désormais banale en Occident, qu'elle était terminée. Or j'ai trouvé la capitale bien réticente à cet égard, depuis les cireurs installés en batterie dans le quartier des banques jusqu'aux plus hautes personnalités politiques. La guerre s'est déplacée de quelques kilomètres vers le nord et la sinistre voyageuse possède dans les Balkans un refuge d'où elle ne se laissera pas déloger avant longtemps ! Et la Grèce elle-même ne croit pas très fort à sa propre paix présente.

La foule qui arpente le soir la place de la Constitution — cette Constitution que la Chambre actuelle s'occupe à reviser avec un zèle intermittent — ne semble certes pas inquiète à l'excès et la capitale n'évoque pas l'idée d'un pays en guerre. On voit, il est vrai, une assez forte proportion de « battledresses » et le couvre-feu subsiste. Fixé à 2 heures du matin, c'est à peine s'il gêne les noctambules, même depuis que l'autorisation de danser a été rendue. Mais ni cette licence ni le fait d'avoir bouté hors des frontières la plus grande partie des guérillas n'ont déchaîné d'explosion de joie... Peut-être y a-t-il eu trop de souffrances accumulées en près de dix années consécutives ! J'ai assisté à l'inauguration d'un cabaret de nuit élégant où se pressaient les jolies patriciennes d'Athènes et toute la jeunesse dorée. Les plus bruyants étaient les quelques Américains présents. Sans eux l'on se serait cru à une digne réception d'ambassade.

La fin décevante des travaux de la commission de conciliation de l'O. N. U., qui a laissé sans solution le problème grec, a fort affecté les Athéniens. Ils ne nourrissaient pas beaucoup d'illusions. Ils ne s'attendaient pas cependant à un échec aussi total et, à tort ou à raison, ils en rendent responsables leurs négociateurs : Tsaldaris et Venizelos, qui, outre leurs fonctions importantes au gouvernement, sont les chefs des deux grands partis de la Chambre... Le « Caveant consules » est dans l'air, d'autant que la période électorale est proche, les députés terminant leur mandat le 15 février prochain. D'aucuns préconisent une dissolution anticipée afin de pouvoir nommer avant un printemps qui s'annonce plutôt tumultueux dans cette région du monde un parlement plus représentatif des tendances nouvelles qui se manifestent dans le corps électoral et s'expriment par une grande lassitude envers les terribles jeux de la guerre et toutes leurs conséquences, en particulier les mesures d'exception inévitables dans n'importe quel pays luttant à la vie à la mort.

J'ai vu de nombreux Grecs de conditions sociales diverses. Ils ont été unanimes à m'exprimer leur désir d'apaisement, mais aussi leur incertitude concernant l'évolution de cette guerre de laquelle on ne peut dire si elle est terminée ou seulement suspendue pour un temps. Or entre la soif de pardon du peuple et la nécessité pour ses gouvernants d'assurer sa défense s'insère précisément le drame grec. Il se définit en quelque sorte dans l'entrevue qu'a bien voulu m'accorder le généralissime Papagos.

Récemment promu maréchal, honneur qui n'avait encore jamais été décerné en Grèce et qui donne la mesure de sa popularité ainsi que de la reconnaissance qui lui est vouée, le chef de l'armée n'avait jusqu'à présent reçu aucun journaliste. En faisant la première exception pour l'envoyé de *France-Illustration* j'ai eu l'impression qu'il était heureux de donner à une publication française lui fournissant la certitude d'une indépendance absolue le témoignage de son amitié pour notre pays. De ces instants passés avec lui je conserve l'image d'un homme méthodique, soucieux des grandes responsabilités qui lui incombent et qui s'accroîtront peut-être dans un bref avenir. Ses titres

à la gratitude populaire sont nombreux. Il n'a pas seulement découragé — provisoirement tout au moins — des adversaires redoutables en raison de la configuration des lieux de combat et surtout de leurs appuis étrangers. Lors de l'invasion italienne à travers l'Epire du Nord, en 1940, ce fut lui qui infligea à l'Axe sa première défaite en repoussant brillamment les agresseurs. Durant l'occupation allemande il participa à la résistance nationale, réorganisant les cadres dispersés de l'armée et leur insufflant sa foi dans l'avenir. Arrêté et déporté à Dachau et à Auschwitz, où il connut et se lia d'amitié avec Léon Blum, notamment, il revint en Grèce physiquement éprouvé. Peu après éclatait la révolution du 3 décembre 1944. Les premiers généraux chargés de la conduite des opérations ne sachant pas faire taire leurs rivalités, la guerre menaçait de s'éterniser. On eut alors recours au général Papagos ; et s'il paraît aujourd'hui facile à ses ennemis d'expliquer son succès, sans doute le fut-il moins de l'obtenir.

Voici, aussi fidèlement transcrite qu'il se peut, notre conversation.

LA GRÈCE VEUT D'ABORD ASSURER SA SÉCURITÉ

— Estimez-vous, monsieur le maréchal, que la situation actuelle permette d'envisager un adoucissement des mesures d'exception encore en vigueur ?

— S'il s'agit des mesures spéciales prises en Grèce, celles-ci sont dictées par les circonstances. Leur levée est prévue au fur et à mesure du rétablissement de l'ordre. Ainsi on constate une amélioration à l'intérieur de nos frontières. Nous ne pouvons pas encore être certains qu'il en sera de même pour la situation extérieure parce que le monde sait que la masse des rebelles s'est réfugiée dans les pays limitrophes.

» S'il s'agit des autres pays contre lesquels la Grèce était en état de guerre pendant la dernière guerre mondiale il est certain que les voisins immédiats de la Grèce — l'Albanie et la Bulgarie — continuent de soutenir la rébellion et de ce fait refusent de participer à un effort d'apaisement.

— Quelles seraient, selon vous, les dispositions propres à aider le plus efficacement à l'apaisement des esprits tout en prémunissant le pays contre toute nouvelle aventure ?

— N'importe quel effort tenté s'est révélé vain. Dans le plus grand nombre de cas les pays limitrophes ont offert toute leur aide aux rebelles, dernièrement encore. Ce sont ces mêmes pays qui gardent l'espoir d'un réveil de la rébellion en Grèce parce que ce sont eux qui entretiennent les rebelles fugitifs.

(Si cette aide manquait, dit avec force le maréchal, la rébellion cesserait. Après un temps, il ajoute en pesant ses mots :)

» Je considère comme indispensable, pour la sauvegarde du pays, le recours au droit international. Si nos droits étaient assurés la situation intérieure serait des plus satisfaisantes et les mesures d'adoucissement seraient en conséquence plus larges. Mais, puisqu'on n'a pas réussi à imposer des sanctions aux transgresseurs, le pays, n'étant pas sauvegardé, se trouve dans l'obligation de se protéger lui-même par sa force armée.

— Une démobilisation partielle avait été discutée dès avant le « Cessez le feu » de la radio communiste. La démobilisation sera-t-elle accélérée ?

— La libération partielle ou générale des troupes dépendra de la solution des problèmes posés par la sécurité du pays... Le plus grand danger provient des rebelles qui se sont réfugiés dans les pays voisins.

— Du point de vue strictement militaire, pouvez-vous préciser la valeur pour la Grèce de la possession de l'Epire du Nord ?

— L'annexion de l'Epire du Nord à la Grèce a, indépendamment des raisons ethniques, un intérêt stratégique parce qu'elle ajoute de la profondeur pour couvrir le centre du pays, fournit des lignes de défense naturelles et permet de constituer un front solide.

— Pensez-vous que le « Cessez le feu » puisse se fonder non seulement sur la prévision d'une défaite totale de l'insurrection en Grèce, mais encore sur l'idée d'une utilisation éventuelle des éléments retirés en Albanie et en Bulgarie dans d'autres secteurs d'opérations, notamment en Yougoslavie ?

— Nos renseignements tendent à appuyer une telle hypothèse. Mais nous ne leur accordons qu'un crédit limité parce que leur propagation fait très probablement partie d'un programme plus général dont le but viserait à la réduction des forces armées du pays, ce qui faciliterait le retour des rebelles.

PATROUILLE DE L'ARMÉE GRECQUE A LA POURSUITE DES REBELLES.

— Quelle serait la force des éléments repliés hors de vos frontières ?

— Le nombre des combattants rebelles serait de 9.000 en Albanie et 2.500 en Bulgarie. Il est possible que ces chiffres soient augmentés du nombre des blessés des derniers combats et soignés dans les hôpitaux des pays cités. Ils pourraient s'accroître encore grâce au recrutement parmi les enfants enlevés de Grèce et emmenés dans ces pays.

— Dans l'hypothèse d'un changement de régime en Yougoslavie, constamment évoquée par Moscou, la situation en Grèce peut redevenir sérieuse et il semble difficile de désolidariser les questions grecques et yougoslaves, liées en particulier par la Macédoine. Dans ces conditions, où est la voie du salut pour la Grèce ?

— Un changement dans la situation de la Yougoslavie — me dit le commandant en chef après avoir longuement réfléchi — faciliterait la solution du problème de la sécurité de la Grèce. Par exemple, les troupes rebelles qui ont pénétré en territoire grec par la frontière yougoslave et qui sont maintenant réfugiées en Albanie menacent la Yougoslavie par le sud. Nous avons à cet égard un intérêt commun et je pense que les deux pays peuvent vivre en paix dans le cadre des accords existants. »

GRÈCE ET YOUGOSLAVIE PEUVENT-ELLES S'ENTR'AIDER ?

Il est à signaler que le traité d'alliance signé en 1942 par le roi Pierre de Yougoslavie et le ministre grec Tsoudéros n'a jamais été dénoncé et a en conséquence continué d'exister même quand la Yougoslavie soutenait ouvertement les communistes grecs. Il y a un an et demi Tito mit en congé ou révoqua (on ne sait exactement) le ministre yougoslave à Athènes. Par mesure de réciprocité, le gouvernement grec rappela à l'époque M. Alexandre Dalietos, aujourd'hui membre de la commission de l'O. N. U. nommée pour enquêter sur la violation des frontières et qui était alors représentant de la Grèce à Belgrade. Mais l'un et l'autre pays laissèrent dans leurs capitales respectives un chargé d'affaires, de telle sorte que les relations diplomatiques n'ont en fait jamais été rompues... et que le traité d'alliance de 1942, en dépit de toutes les vicissitudes qui ont affecté cette région du monde, reste valable.

Prévoit-il une assistance mutuelle en cas d'agression ? Cela supposerait, même si cette assistance est inscrite au traité — ce qui ne m'a pas été révélé — un état de guerre juridiquement ouverte. Or l'intention de Moscou, pour autant qu'on puisse la connaître, n'est pas de renverser Tito après une invasion en quelque sorte classique, mais de tenter de le faire par la voie d'une révolution intérieure, ce qui exclut la possibilité de faire jouer une alliance normale. Au surplus est-il nécessaire d'ajouter que la Grèce, après dix années de souffrances, n'aspire aujourd'hui qu'à la paix ? Toute aide armée est donc du domaine de la fantaisie. En revanche il en est une autre, très puissante, que la Grèce est susceptible d'apporter à la Yougoslavie. Elle consisterait dans la reprise de l'approvisionnement yougoslave par Salonique, interrompu par les destructions causées au matériel ferroviaire et dans la surveillance des voies. Par Salonique la Yougoslavie pourrait recevoir les armes et les munitions dont elle aurait éventuellement besoin.

Mais comment, pour Belgrade, accepter ouvertement, à l'égard du peuple yougoslave, l'appui des « monarcho-fascistes » d'Athènes ? Cela pose un sérieux problème de dialectique. Cependant il est à prévoir que nécessité ferait loi si la situation devenait telle qu'il y eût péril à se passer d'un ravitaillement par Salonique. Des deux côtés on est très soucieux d'éliminer les obstacles se dressant sur la voie d'une collaboration qui, en particulier dans les circonstances présentes, apparaît comme la voie même du salut. Et l'on discerne déjà la possibilité d'une entente plus vaste, se greffant sur un rapprochement — fût-il limité à quelques clauses économiques et défensives — de la Yougoslavie et de la Grèce. Tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes dans cette Albanie qui cause encore tant de difficultés à la Grèce et à la Yougoslavie. La rébellion contre la mainmise soviétique y couve à l'état latent quand elle ne se manifeste pas par des troubles, dont on a quelques échos, même au travers de frontières hermétiquement fermées... Ainsi l'on aboutirait à la formation d'une nouvelle constellation susceptible de renforcer singulièrement la situation individuelle de ses membres. L'ex-roi Zog d'Albanie commence à tirer ses plans en vue de la réalisation, pour ce qui le concerne, de ce magnifique... avant-projet.

Mais... il y a des *mais* à foison. C'est d'abord l'action de forte envergure déclenchée contre Tito l'hérétique par Moscou et ses obéissants satellites. Il est à prévoir que la lutte sera très sévère en raison de l'énorme enjeu en cause, qui n'est rien moins que la désagrégation plus ou moins rapide du bastion de l'U. R. S. S. en Europe. Des craquements s'entendent du côté bulgare, du côté hongrois, du côté tchécoslovaque. Les frontières communes de ces pays avec la Russie soviétique facilitent certes la mise au pas des rebelles. Cependant, le maintien du régime titiste constitue un tel pôle d'attraction que la menace est prise très au sérieux dans les milieux communistes orthodoxes. Et sans cesse se pose, lancinant et urgent, aux gouvernements de Belgrade et d'Athènes le problème de l'aide mutuelle, qui, étant donné les termes politiques intérieurs de chaque pays, paraît presque impossible à résoudre.

La Grèce prépare, il est vrai, ses élections. Une grande fièvre s'empare déjà de ses politiciens.

« Ils sont comme les écrevisses, m'a dit un Athénien. Vous en prenez une et vous en tirez dix... vingt. »

Image irrévérencieuse mais forte, et qui pourrait s'appliquer à maints autres pays.

Il faut préciser qu'elle n'est qu'en partie exacte. La Grèce compte en effet des hommes politiques de classe, possédant un programme constructif destiné à affronter une situation extrêmement rude. Toute démagogie risquerait d'être funeste, et, d'autre part, la question sociale revêt d'âpres aspects.

Comment dans ces conditions la Grèce va-t-elle voter, et d'abord, quand ira-t-elle aux urnes ? Les réponses concernent directement l'équilibre balkanique. C'est pourquoi je m'efforcerai d'analyser les divers éléments qui caractérisent la prochaine compétition électorale grecque et lui donnent véritablement son sens européen.

RENÉ BRANELLEC.

Photographies Press-Photo et Sauvageot.

CATASTROPHES AÉRIENNES

Série noire pour l'aviation mondiale, qui, en une courte période, a récemment enregistré plusieurs accidents, dont deux ont pris l'aspect de véritables catastrophes. Ce fut tout d'abord un Constellation, assurant le service de la ligne Paris-New York, qui vint s'écraser aux Açores.

Cet appareil transportait, équipage et passagers, quarante-huit personnes. Parmi celles-ci se trouvait le boxeur Marcel Cerdan, qui, avec son manager et son entraîneur, se rendait aux Etats-Unis, où il devait rencontrer le 2 décembre à Madison Square Jack La Motta. La popularité de Cerdan était grande et sa fin tragique a suscité partout une émotion profonde. Dans le même avion, que commandait un des meilleurs pilotes d'Air France, Jean de La Noue, dont nous donnons ci-dessus la photo ainsi que celle de la jeune hôtesse de l'air, M^lle^ Roig, avait pris place, avec son frère, une des plus brillantes violonistes françaises, Ginette Neveu. Premier prix du Conservatoire à quinze ans en 1935, elle avait fait depuis une éblouissante carrière de virtuose.

Peu de jours après un quadrimoteur américain de la ligne Boston-Washington était heurté au-dessus de l'aérodrome de cette ville par un avion de chasse piloté par le directeur de l'aviation civile bolivienne. Il y a eu cinquante-cinq victimes.

SE SUBSTITUANT AU SEMEUR ET A SON « GESTE AUGUSTE », L'AVIATEUR EMBARQUE LA SEMENCE QU'IL RÉPANDRA DES NUES SUR LES RIZIÈRES DE LA CAMARGUE.

LES DEUX CAMARGUES (*)

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

Les histoires marseillaises, *Mœurin des Maures, Tartarin,* ont défiguré le clair et beau visage de cette Provence qui touche à la mer. Pour trop de gens la race est hâbleuse, indolente, insoucieuse. Jugement sommaire que les faits démentent : Marseille est le premier port de France et, sur la route de Camargue, tout au long de cette admirable voie qui va du Vieux-Port à l'Estaque, au Rove, à Port-de-Bouc, au golfe de Fos, les étangs d'un côté, au loin les collines de la Nerthe, on est frappé de l'activité, de la fièvre même qui animent cette banlieue tissée de soleil, diamantée d'eaux vertes ou bleues. Partout des usines, des chantiers, des carrières et, près de Port-de-Bouc, à la Véra, un immense port pétrolier que l'on aménage pour accueillir de véritables flottes...

Ainsi la Camargue est double : l'une qui sourit, empanachée de lumière et de mistral, l'autre qui s'acharne sans mot dire, sans trêve — quotidiennement.

En 1939 ses 56.000 hectares se décomposaient ainsi : 12.500 de terres labourables et de prairies, 5.500 de vignes, 15.000 de marais et terres incultes dites « enganes », 23.000 d'étangs. A cette variété de terroirs correspond une égale variété de produits : élevages de chevaux et de taureaux, salines, dont on extrait 200.000 tonnes par an, usines de soude, etc. Dans la partie cultivée la récolte de blé dépasse 8 millions de kilos et, surtout aux environs d'Arles, on y voit s'épanouir nombre de vignes ; des vignes de plants français qui ont résisté au phylloxéra grâce à la pratique, ici constante, de l'immersion.

Mais la guerre, les rudes nécessités de notre temps ont ressuscité une culture jadis prospère ici, en 1939 pratiquement abolie, celle du riz.

Cette culture, qui débuta en 1941-1942 par quelques centaines d'hectares, va en couvrir prochainement plus de 10.000. Et cette extension a un peu ému — à tort, semble-t-il — les gardiens des traditions camarguaises.

(*) Voir *France-Illustration* du 29 octobre 1949.

LE PROBLÈME DE L'EAU

Il y avait jadis au musée du Luxembourg, tranchi le perron, à droite près de l'entrée, un adorable poème de verre fluide et translucide de Charles Cros, *l'Histoire de l'eau,* auquel je songe au cours de ce voyage. On en retrouve ici comme un reflet tantôt dormant et vert, tantôt vif et argenté.

Cette plaine, où la mer séjourna des siècles, demeure tout imprégnée de sel. Avant l'endiguement du Rhône les inondations du fleuve la fertilisaient, comme celles du Nil l'Egypte. Tout a changé depuis. Il faut désormais irriguer d'une part et assainir de l'autre. Le problème se résume ainsi : de l'eau courante et vive, pas d'eau stagnante et morte.

Depuis longtemps déjà on s'est efforcé de le résoudre. La vapeur d'abord, le moteur à explosion ensuite et l'électricité ont substitué aux irrigations intermittentes des crues du fleuve les irrigations permanentes d'avril à septembre, par pompage. Pour éliminer le sel on a pratiqué l'arrosage et aussi les submersions qui l'entraînent dans les couches profondes du sol. On s'est défendu, d'autre part, contre l'invasion des eaux salées dans les étangs inférieurs et le Vaccarès par des digues côtières. L'évacuation de ce dernier plan d'eau se fait à sens unique et a été disciplinée par des vannes.

Tout cet ensemble existait d'ailleurs avant la guerre de 1939. On a repris et amplifié les travaux durant celle-ci. Dès 1941-1942 le drainage était poussé à fond et deux grands égouts — c'est le terme technique — complètement refaits, ce qui représentait 30.000 mètres cubes de terre remuée. Le plafond des canaux était réglé à un centimètre près et les talus, retaillés à 45 degrés.

Les irrigations étaient cependant développées, le réseau, amplifié et les stations de pompage, équipées électriquement. Le principe actuel — fort sage — est de n'arroser que les terres faiblement imprégnées de sel, les autres étant pratiquement inexploitables en raison du volume d'eau nécessaire.

Les eaux devenues saumâtres doivent cependant, notamment au moment de la moisson du riz, être évacuées. Fossés et rigoles les déversent alors sur le Vaccarès ou dans la mer.

TERRES DE COLONS

En ce matin d'automne adouci, où nous circulons allègrement à travers la Camargue, on a l'impression de découvrir une terre neuve mise en valeur par des pionniers venus de loin. Un chantier, un immense chantier où des machines qui font songer à des bêtes antédiluviennes évoluent pesamment, fouillent le sol pour creuser des canaux, le remuent et l'aplanissent pour établir des rizières. Motor-graders, scrappers, pelles mécaniques, niveleuses défoncent, arrachent, aplatissent, dans un vrombissement de moteurs et des nuages de poussière rousse. Des hommes les mènent, tannés, brunis, pareils à des colons partis pour la conquête d'un monde. Parfois une jeep surgit, vaillante et rageuse, admirablement faite pour ces terres meubles où les autres voitures s'embourberaient.

Le terrain des rizières doit être rigoureusement plat, avec une pente légère de 5 centimètres aux 100 mètres. Des diguettes, appelées pittoresquement « levadous », le coupent tous les 50 mètres pour maintenir les eaux et délimitent des clos de 50 ares à un hectare.

Et voici précisément, près de la route, de longues bandes vert pâle, ceintes de canaux, sortes de prairies submergées, qui éveillent des souvenirs d'Indochine. Mais au Tonkin la plante croît et se récolte dans l'eau. Les labours eux-mêmes, avec la rustique charrue des peuples primitifs, se font sous la nappe liquide et brillante, toute moirée de soleil. Ici rien de semblable. La submersion ne se prolonge que quelques mois : labours et moissons se font à sec, les eaux évacuées pour laisser la place libre aux hommes et aux machines.

Le reste du temps, durant quatre à cinq mois, selon les espèces de riz, on maintient sur la rizière une couche d'eau de 10 à 20 centimètres. Au vrai, pour compenser l'évaporation et les infiltrations, il faut amener 3 à 4 litres par seconde et par hectare, soit 35.000 mètres cubes par hectare.

Aussi un peu partout voyons-nous, réseau argenté et doré, filet liquide, des « roubines », fossés de terre qui prennent l'eau du Rhône, et des « porte-eau », canaux cimentés qui la dispensent à travers les rizières. Çà et là une station halète avec un gros bruit doux pour injecter l'eau aux terres ou la retirer, selon les besoins.

Après le déjeuner au mas de Méjanes — qui, par parenthèse, groupe une population de quatre-vingts ouvriers agricoles, hommes et femmes, et de quinze à vingt enfants, pour lesquels fonctionnent ici une école et un cinéma éducatif — nous repartons à travers la plaine, qu'éclaire au loin le reflet du Vaccarès. Un soleil jaune se joue à travers les nuées grises, et la route file, toute droite, bordée, d'un côté, de vignes et, de l'autre, de rizières encadrées de fossés d'eau bourbeuse. Des roseaux frissonnent. Le vent frémit à travers les tiges du riz avec un bruissement soyeux. Une odeur de vase et d'herbes mouillées s'exhale par instants.

Cependant des moissonneurs armés de faucilles coupent les épis lourds, d'un vert jaune. En réalité ils préparent le lit de la moissonneuse-batteuse. Seuls les petits exploitants travaillent à la main, et il leur faut quinze jours pour moissonner un hectare, alors que la machine coupe et bat en une journée le grain de 2 ou 3 hectares. L'une d'elles, un peu plus loin, avance à travers la rizière, grosse bête rouge et soufflante, dont les grandes pales, à l'avant, s'agitent comme les élytres et les pattes de quelque insecte géant.

Ce qui frappe ici c'est la mécanisation généralisée, l'allure très moderne de cette conquête de la terre. Au *mugitusque boum* du poète la riziculture a substitué la cadence rythmique du moteur à explosion, et la plaine qu'une paire de bœufs mettait deux semaines à labourer l'est en une seule journée.

De même « le geste auguste du semeur » s'est modernisé. L'avion — que déjà on avait utilisé pour détruire au-dessus des forêts les insectes nuisibles — sème à présent le riz sur la terre de Camargue. Le grain, minutieusement pesé, est projeté à une cadence réglée d'avance, mécaniquement, à chaque

GRACE AUX « PORTE-EAU » LES TERRES IRRIGUÉES SONT DÉLIVRÉES DE LEUR SEL.

LES SEMENCES QU'EMPORTE L'AVION-SEMEUR SONT MINUTIEUSEMENT PESÉES.

UN MOTOR-GRADER UTILISÉ POUR DÉFRICHER LES FUTURES RIZIÈRES.

SEPTEMBRE VENU, LES MOISSONNEURS FAUCHENT LES JEUNES TIGES AU BORD DES RIZIÈRES, OUVRANT LE PASSAGE A LA MOISSONNEUSE-LIEUSE-BATTEUSE.

passage de l'appareil au-dessus de la rizière. Il va et vient, semant à tous vents, et le bon grain, lancé avec force, s'enfonce dans le sol en oblique, plus profondément, et germe mieux que celui de l'antique semeur...

Jamais, devant cet avion pacifique, je n'ai mieux compris le beau vers des *Géorgiques* :

Il changera l'épée en un soc de charrue...

LE BILAN D'UNE EXPÉRIENCE

En 1941-1942, sous la pression de la nécessité, on s'est remis à créer des rizières en Camargue. Le riz d'Indochine, d'Italie, d'Amérique du Sud n'arrivait plus. Effort modeste, qui se chiffrait par 350 hectares ensemencés d'un riz de qualité inférieure, destiné aux animaux. De surcroît le prix de la taxe se révélait peu rémunérateur, et la culture progressait lentement : 450 hectares en 1943, puis 500, 600 et 800 hectares. En 1947 le riz, payé 18 francs le kilo en 1946, passait à 58 francs. Les rizières, qui couvraient alors 1.400 hectares, montaient à 4.000 en 1948 et atteindront 10.000 hectares prochainement.

Avant guerre la France exportait d'Indochine 700.000 tonnes de riz de qualité inférieure, destiné au bétail, et 70.000 tonnes de riz « paddy » pour l'alimentation humaine. C'est vers le riz de luxe qu'à la suite de nombreuses expériences les producteurs de Camargue se sont orientés. La récolte, qui atteignait 80.000 quintaux en 1948, dépassera en 1950 le tiers de notre consommation d'avant guerre.

Précisons que le riz de Camargue s'affirme, par la grosseur et la qualité du grain, le plus beau du monde. Mais, pourvu d'une coque grise, il doit être décortiqué, blanchi, poli et lustré. Trois usines vont fonctionner en Arles. J'ai vu l'une d'elles, celle de la Société Alpes et Provence, à Pont-de-Crau. La Coopérative de culture mécanique du Bas-Rhône, qui a son siège aux Saintes-Maries-de-la-Mer et dont le président est M. Ricard, propriétaire du mas de Méjanes, en a aménagé une autre.

Au total, un effort immense, une des réussites les plus étonnantes et les moins connues de cet après-guerre si fertile en déconvenues, qui a modifié le visage traditionnel de la Camargue mais qui le laisse cependant subsister, car, ainsi que l'écrit Mistral :

Es mort lou bastissèire,
Mai lou Témple es basti.
Il est mort le bâtisseur,
Mais le Temple est bâti.

Les photographies ci-dessus, ainsi que celles qui illustraient le premier article sur « les Deux Camargues », sont dues à M. Marcel de Renzis

La saison des amours est arrivée et les cerfs vont emplir la forêt, le soir, de leurs cris de défi que l'écho répercute a travers les clairières.

AUTOMNE... LES CERFS BRAMENT DANS LES FORÊTS...

par Pierre Ichac

Un jour de ces dernières semaines une jeune femme qui visitait la région de Chambord à bicyclette se trouva suivre seule, au soir tombé, l'une des routes qui traversent le célèbre parc. Déjà le paysage était saisi par la nuit. A droite et à gauche de la route les arbres s'élevaient comme deux murailles noires dont le vent agitait légèrement les cimes. Une dernière fois le château de Chambord — rendez-vous de chasse démesuré bâti voilà quatre siècles pour les divertissements du roi François Ier — était apparu au bout d'une longue prairie, évoquant l'ombre fantastique du palais de Schéhérazade. Puis de nouveau la masse obscure de la forêt avait tout effacé. C'est alors que, dominant les bruits ordinaires du soir : crissements d'insectes, lointains abois de chiens, ululements des oiseaux de nuit, une immense clameur s'éleva, qui venait de très loin au milieu des arbres.

C'était comme une plainte gutturale, déchirante, tantôt unie et tantôt saccadée, que reprenaient à voix alternées des êtres invisibles. Des voix aigres et nerveuses, d'autres amples et profondes s'appelaient, se défiaient, se répondaient. La forêt entière semblait prendre part à cet étrange concert.

Saisie d'effroi, la jeune femme fut, m'a-t-on dit, sur le point de mettre pied à terre et d'appeler à son secours. Mais il n'y avait personne sur la route et seuls les êtres mystérieux auraient pu l'entendre. Le cœur battant, elle appuya de nouveau sur les pédales pour ne s'arrêter qu'à la sortie du parc, au premier village, où elle s'enquit de la clameur qui l'avait tant troublée.

« C'est la saison, madame... Vous avez entendu les cerfs. Ils vont bramer ainsi un grand mois.

— Les cerfs ?... J'ai eu peur : un moment j'ai cru que c'étaient des lions !... »

En fait, malgré leurs voix impressionnantes, ce n'étaient pas des lions mais bien des cerfs qui emplissaient de leurs cris d'amour et de défi cette nuit de la fin de septembre.

Avant guerre nombreux étaient les amis de la nature que la saison du brame attirait à Chambord. Le soir, il leur suffisait de faire quelques pas sur la route, au pied du château, pour se trouver au centre même du prodigieux concert. Cinq cents à six cents cerfs et biches vivaient libres sur les 5.400 hectares de bois, de prés et d'étangs, clos de 32 kilomètres de murs, qui constituent le parc : une superficie égale à celle de Paris. Leur rencontre était commune et constituait la récompense du plus modeste promeneur. Le curé octogénaire qui dessert la délicieuse chapelle du château m'a dit avoir vu alors, au moment du brame, les dix-cors faire queue pour se battre. Et à la fin de la saison il n'était pas rare de découvrir le cadavre d'un cerf vaincu, poignardé à mort par son adversaire.

Mais la guerre est passée par là. Colonels et généraux de la Wehrmacht — grands chasseurs devant l'Eternel — officiers moins huppés, gardes forestiers allemands, d'une part, maquisards du Loir-et-Cher, habitants des villages voisins, de l'autre, ont eu des années pour opérer dans le gros gibier de Chambord des massacres qui ne seront pas réparés de sitôt. L'an dernier, quand le domaine forestier du parc a été définitivement repris en main par les Eaux et Forêts, il restait, au dire de certains, un maximum de soixante à quatre-vingts animaux. Peut-être même s'illusionnait-on sur leur nombre...

Mais les soins dont est entouré actuellement le Parc national de réserve de Chambord ne tarderont pas à porter leurs fruits. Si la brave dame naguère effrayée par la clameur des mystérieux habitants de la forêt avait eu tant soit peu d'expérience de la voix des cerfs, son oreille eût discerné au moins huit beaux dix-cors bramant leurs désirs dans la région centrale du parc et, une ou deux semaines plus tard, un nombre beaucoup plus élevé de jeunes cerfs. Circulant avec des précautions infinies (celles que prennent, au fond de la brousse africaine, les chasseurs d'éléphants ou de buffles) aux premières heures de la matinée ou aux dernières du soir elle se fût heurtée en certains endroits au « whôô ! » des biches inquiètes pour les faons de l'année ; elle eût surpris des mâles couronnés de bois magnifiques poursuivant les biches ou se les disputant, la tête basse, le regard fou, décidés à vaincre ou à mourir, cependant qu'un nouvel arrivant, immobile, se tient prêt à provoquer le vainqueur.

Dire que ce spectacle merveilleux et secret est dès maintenant accessible à tous, que les dix-cors de Chambord, survivants privilégiés des massacres de la guerre, sont devenus, ou redevenus communs et familiers comme ceux de certains parcs d'Europe centrale serait mentir ! Seule une patience sans limites peut permettre, le Ciel aidant, de le surprendre et, dans les rares heures où la lumière du jour ne chasse pas vers des fourrés obscurs ces animaux essentiellement nocturnes, en autoriser la photographie.

Mais, alors, quelle récompense !

Photographies Pierre Ichac.

L'ÉLÉGANT DÉCOR DU CHATEAU DE CHAMBORD, JOYAU DE LA RENAISSANCE.

La toilette des enfants sur la passerelle : ce spectacle quotidien des jours ensoleillés est inspiré par la nécessité, car les constructeurs de cette

De gauche a droite : au prix souvent de lourdes privations, les artistes aiment a aller se retremper dans la nature si prodigue de conseils et de charmes. Et, dans la cité, le départ est pour ceux-la jour de liesse. — Cette femme peintre, au talent déja reconnu et dont la silhouette mélancolique se découpe sur la verrière de la pièce commune qui lui sert d'atelier, aspire sans doute elle aussi a s'évader vers les larges horizons. — Magicien de la couleur et illustrateur de grande réputation, cet artiste, qui n'aime guère employer les modèles professionnels, a préféré faire appel a une jeune élève d'un cours d'art dramatique qui trouve la une occasion hors programme de s'initier au sens des attitudes.

CITÉ D'ARTISTES

Si le hasard conduit vos pas rue Ordener, vous remarquerez sûrement, parmi les bâtisses grises qui ont poussé sur les pentes de Montmartre, une maison de briques rouges. Ecole ? Bâtiment administratif ? Approchez un peu et vous déchiffrerez une inscription qui piquera sans doute votre curiosité : « Montmartre aux artistes ». Entre la Butte et les artistes le lien est ancien et certain : c'est une terre d'élection. Personne ne s'étonnera donc de lire en ce lieu qui s'est érigé en libre République une affirmation qui pourrait être aussi bien une revendication. Mais pourquoi sur cet immeuble de briques ? Il n'est pas besoin d'une longue enquête pour éclaircir ce petit mystère.

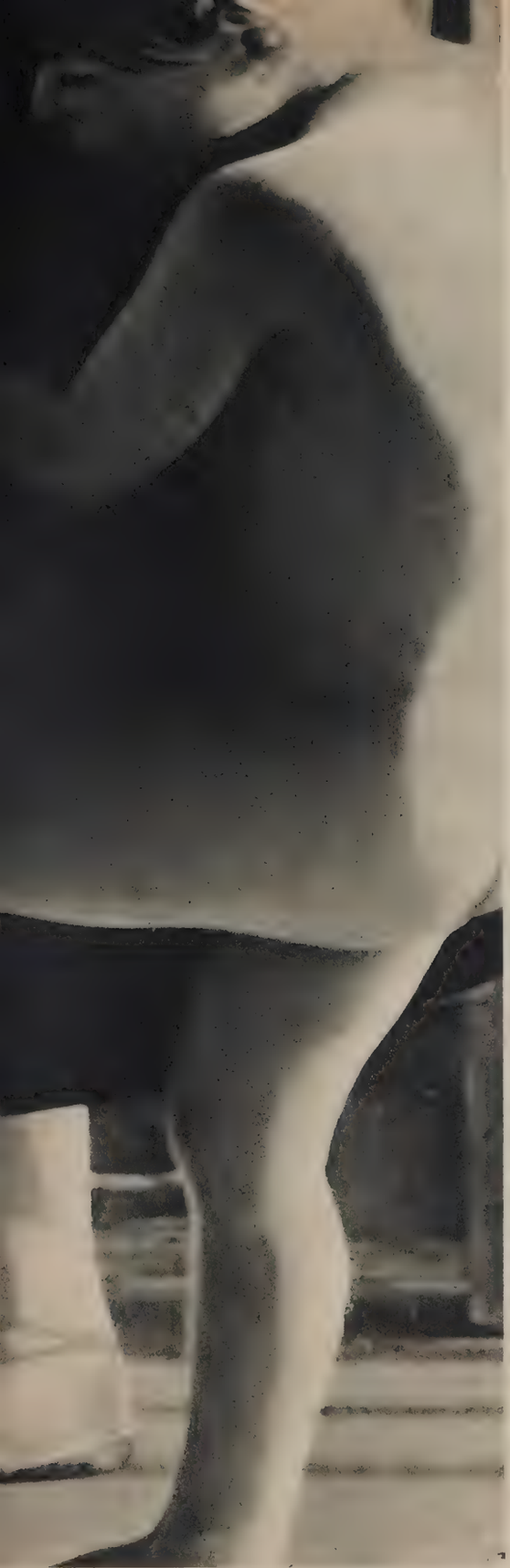
« Montmartre aux artistes », c'est — ou plutôt ce fut — un phalanstère. C'était une cité réservée aux peintres, aux sculpteurs, aux graveurs, qui ont tant de mal souvent à trouver l'atelier qui leur est nécessaire.

Une société coopérative avait pris l'initiative de la construction. Au bout de quinze ans l'immeuble devait revenir en toute propriété à ceux qui avaient constitué la coopérative. Tout marcha bien d'abord. La Caisse des dépôts et consignations avança les fonds, la Ville de Paris aussi, qui, de plus, mit le terrain à la disposition des coopérateurs. On partit plein d'assurance. Et pourtant l'entreprise devait se solder par un échec. Après bien des tribulations et maintes explications orageuses, la société fondatrice a dû déposer son bilan. Plus d'espoir pour les artistes associés de demeurer un jour propriétaires de leurs ateliers. La cité montmartroise ne justifie plus tout à fait son titre car elle n'est plus entièrement aux artistes. Voilà longtemps que ses trois corps de bâtiment ont subi l'infiltration de locataires que leurs professions n'obligent point à tenir la palette ou l'ébauchoir. Il a bien fallu supporter ce qu'on ne pouvait empêcher. Ceux qui sont là s'accommodent de conditions qui ne sont point celles qu'ils eussent souhaitées. Avoir un logis, avoir un atelier surtout, par ce temps de crise de l'habitation, cela vaut de passer sur bien des inconvénients.

Malgré ces déboires il reste encore rue Ordener une belle colonie d'artistes. Dans ces ateliers aux larges baies vitrées toutes les tendances sont représentées. Et tous ceux qui travaillent là sont animés de la même foi, de la même volonté de surmonter les obstacles qui viennent contrarier leurs efforts pour réaliser une œuvre personnelle.

Car les temps sont rudes pour les artistes. Le fait est que beaucoup ne peuvent subsister aujourd'hui qu'en exerçant un autre métier. Bien peu nombreux sont ceux qui peuvent dire qu'ils vivent du produit de leurs œuvres. Cela suppose presque invariablement qu'ils ont derrière eux une carrière et donc... des années. Alors il faut se « débrouiller ». Il y a le professorat. Mais il n'est pas permis à tous de s'y adonner et il est fort absorbant. C'est un problème extrêmement grave qui se pose aujourd'hui à tous les jeunes qui se sentent une vocation artistique, et aussi à leurs aînés. Du moins peut-on dire que la volonté de créer, en dépit de toutes les difficultés, n'abandonne pas les peintres et les sculpteurs et qu'ils continuent — on peut s'en assurer dans leur ruche montmartroise — à travailler avec entrain.

Reportage photographique de Lucien Hervé.

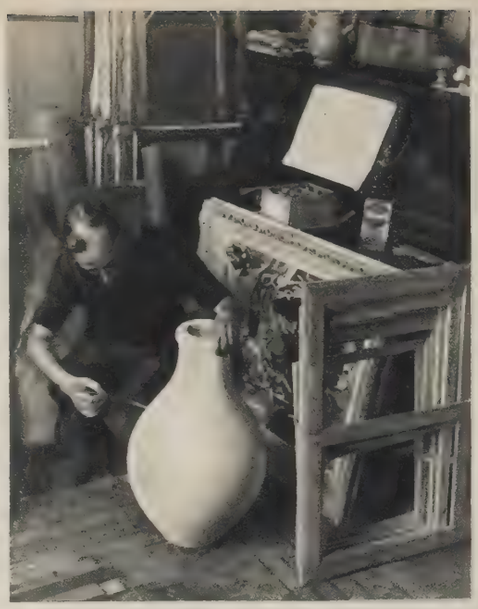


SON DES ARTISTES N'ONT PRÉVU NI DOUCHES NI BAIGNOIRES.

L'ART PUR EST PARFOIS INGRAT ET CETTE FEMME SCULPTEUR DOIT, POUR VIVRE, DONNER DES LEÇONS.

DERRIÈRE LA MAISON CES FILLES D'ARTISTES ONT LEUR NID STUDIEUX DANS LES ROSES TRÉMIÈRES.

L'AUTOMNALE VIGNE VIERGE TRACE SES ARABESQUES LUMINEUSES SUR LA FROIDE NUDITÉ DES MURS.



CHEVILLE OUVRIÈRE DE LA MAISON, CE PEINTRE, QUE LE PROFESSORAT ET LES COMMANDES METTENT A L'ABRI DE LA GÊNE, S'EST CONSACRÉ AVEC PASSION AUX INTÉRÊTS DES ARTISTES, SES CAMARADES.

SI LE SITE QU'ON Y DÉCOUVRE N'EST GUÈRE BUCOLIQUE, PASSERELLES, BALCONS N'EN SONT PAS MOINS APPRÉCIÉS DES ARTISTES AVIDES D'AISE ET D'ESPACE.

CE GRAND SCULPTEUR EST ACCUEILLANT AUX JEUNES.

Etreinte par un lierre noueux, une petite chapelle au cimetière de La Celle-Saint-Cloud...

UNE TOMBE OUBLIÉE

PIGAULT-LEBRUN, AUGIER ET DÉROULÈDE

PAR GILBERT DUC

Aux premières pages d'un roman que le succès a couronné, Philippe Hériat nous montre Lydie confondue par l'importance et la richesse du monument funèbre de la famille Boussardel, un mausolée chargé d'ornements et de symboles, de palmettes et de sabliers... Et devant cette chapelle édifiée et parée « au goût du jour », devant tant de faste prodigué Lydie songe aux tombes des siens, inhumés en Touraine au pied d'une vieille église, sans caveau, mais sous des tumulus de gazon, où, le jour des Rameaux, se renouvellent les branches de buis bénit.

Je comprends Lydie : rien ne semble exprimer aux êtres chers qui disparaissent un témoignage de regrets plus inutile que de tels tombeaux, plus propres à satisfaire la vanité des vivants que le juste et fidèle souvenir des morts. Mais quand parents et amis croient devoir sur la tombe des disparus bâtir des chapelles, qu'ils veillent du moins à leur conservation avec cette attention que commande la pérennité du souvenir !...

Eparpillée dans ses châtaigneraies, La Celle-Saint-Cloud domine le vallon de Bougival au pied duquel la Seine infléchit son cours pour aller baigner le pied des terrasses de Saint-Germain, de cette « Montagne Bon-Air », ainsi que la désignait le vocabulaire de la Révolution, comme pour rappeler aux Parisiens la proximité d'une banlieue aimable, salutaire et propre au repos. Au creux d'un de ses vallonnements boisés La Celle abrite son château, sobre domaine de pierre couvert d'ardoises bleutées où M^me^ de Pompadour organisait réceptions champêtres et chasses royales.

Sur le flanc de ce coteau s'étale le cimetière du village, dont le vieux quartier, en bas, est dominé par les tombes plus blanches, aux grilles plus vertes. Au milieu s'élève, entouré de hauts murs et de cyprès, un majestueux monument. Il perpétue la mémoire d'un puissant homme d'affaires luxembourgeois, Jean-Pierre Pescatore, à qui, paraît-il, l'Etat confia, dans la première partie du XIX^e^ siècle, la charge d'alimenter en tabac les fumeurs de France.

Auprès, une pauvre chapelle se lézarde sous l'étreinte d'un lierre moribond. De mauvaises herbes recouvrent les grilles, que le temps rougit et disloque... Les pierres du monument sont couvertes de graffiti inspirés les uns par un patriotisme exacerbé, les autres par de banales affirmations d'ordre sentimental. A gauche, un poteau-frontière allemand... A l'intérieur de la chapelle, où se sont accumulés feuilles mortes et gravats, un plateau de pierre porte des reliques : un clairon bouclé, à la poignée brisée, un vieil étendard tricolore, plus déchiré par les méfaits de l'âge que par la pluie de feu des batailles, un vase ébréché. Aux murs, des couronnes suspendues laissent tomber leurs vieilles perles pour ne plus être que des écheveaux de fil de fer rouillé...

Là dorment cependant, unies dans la mort, trois générations d'une même famille qui, successivement, devaient s'illustrer dans la littérature, au théâtre, dans la politique... C'est la dernière et commune demeure de Pigault-Lebrun, d'Emile Augier et de Paul Déroulède... Que n'est-elle aujourd'hui ce qu'elle était quand vous la décriviez ainsi, Jérôme et Jean Tharaud : « Sur la face occidentale de ce charmant bois sacré s'élève une chapelle, couronnée, envahie par un énorme lierre qui ne laisse apercevoir qu'une étroite porte d'ombre sous sa végétation vive : c'est la chapelle de Déroulède, pareille à quelque antre des Nymphes... » Hélas !

A la Celle-Saint-Cloud mourait, le 23 juin 1835, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Charles-Antoine-Guillaume Pigault de l'Epinoy, dit Pigault-Lebrun, « *magnorum primus, non solus avorum* », précise une plaque de tôle, jadis peinte dans le goût « marbre bleu turquin »... Quatre-vingt-deux années employées de façon curieuse et remplies d'occupations diverses !

Ce fils de magistrat, confié aux soins pédagogiques des Oratoriens, ne se faisait guère d'illusion, dès le collège, sur les dangers que ferait courir à sa légère et expansive nature la fréquentation d'une société joyeuse. Il écrivait sagement à sa mère pour lui dire ses craintes quant à son salut et sollicitait la « permission de devenir homme d'Eglise, car il serait perdu s'il entrait dans le monde ». Bien entendu la permission lui fut refusée, et le père, pour éviter les tentations redoutées, utilisa, sans tendresse, la lettre de cachet.

Dans cette manifestation assez inaccoutumée de la sollicitude paternelle Charles puisa tout jeune sa haine farouche du despotisme sous toutes ses formes. Il n'y a d'ailleurs rien de tel que l'incarcération pour donner à l'homme le désir effréné du mouvement et de la liberté ! A peine sorti de sa cellule il s'engagea successivement dans les dragons, dans les gendarmes de la Reine, puis — lassé de la discipline militaire — dans une troupe de comédiens ambulants. Il avait entre temps enlevé du domicile familial la fille — fort jolie — d'un artisan, Mlle Nielot, qu'il épousa en Hollande...

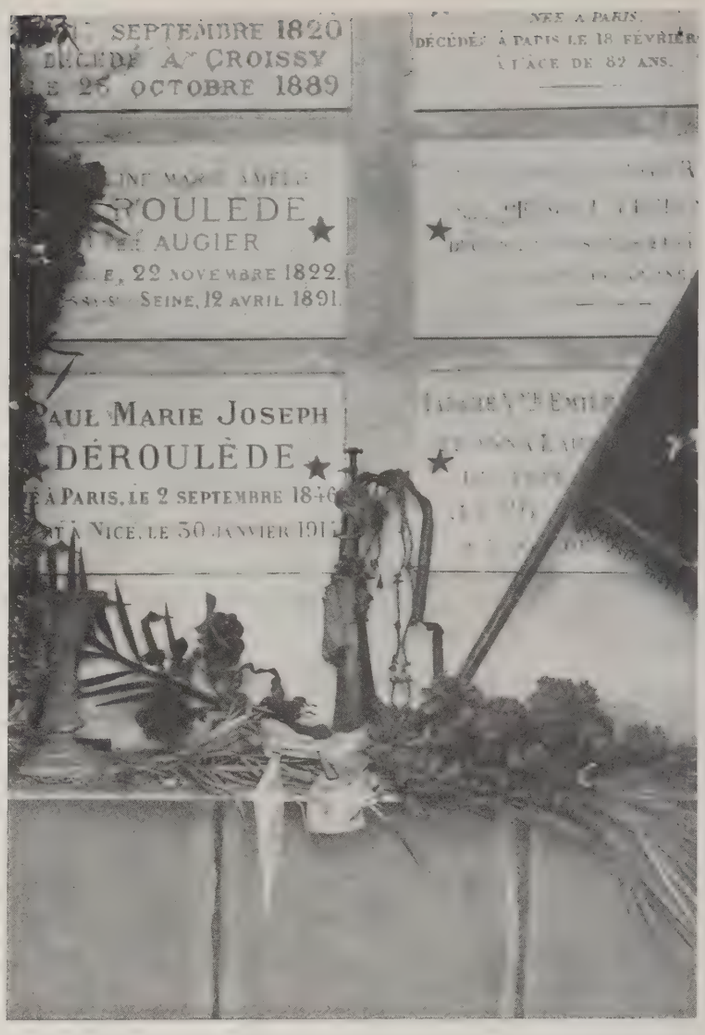
Pour un conseiller du roi, juge-voyer, lieutenant-général de police du gouvernement de Calais, avoir un fils qui joue les personnages du *Roman comique* c'est déjà trop !... Mais voir ce fils ainsi mésallié ne pouvait être un instant toléré !... « Mon fils, vous êtes mort pour moi !... », disent en semblable occurrence les pères nobles du répertoire. Le père de Charles alla plus loin : il voulut que son fils fût mort pour tous, et il fit dresser, avec la complicité du maire de Calais, un acte de décès en bonne et due forme. Charles, apprenant, d'ailleurs incidemment, qu'il avait été rayé du monde des vivants, attaqua l'acte de son propre décès devant le Parlement de Paris. Cette haute juridiction n'a certes pas eu souvent des litiges de ce genre à résoudre. Comment l'affaire fut-elle présentée ? La haute situation du conseiller royal pesa-t-elle lors du délibéré ? On put se le demander quand on vit le Parlement consacrer comme certaine la mort de Charles par un arrêt qu'aucun recours ne permettait d'attaquer.

Définitivement décédé par la volonté judiciaire, Pigault prit alors le pseudonyme de Lebrun, sous lequel il obtint au Français, en 1790, son premier grand succès de théâtre avec *Charles et Caroline*. Deux ans plus tard, son premier roman, *l'Enfant du carnaval*, recueillait la faveur du grand public, et l'on citait déjà Pigault-Lebrun comme également doué dans ces domaines variés : « Tu es un vrai Protée littéraire ! », lui disait Jérôme Bonaparte.

L'honorable père qui, après l'avoir fait incarcérer, l'avait ainsi supprimé du monde des vivants, mesura son erreur à l'ampleur des succès obtenus par ce fils méconnu, et, pour marquer de façon tangible son désir de rapprochement, il lui réserva le maximum légal d'avantages testamentaires. Mais Charles Pigault ne voulut point en profiter. Il déchira le testament et n'accepta du patrimoine dispersé qu'une part égale à celle de chacun de ses sept frères et sœurs.

Veuf, il avait contracté une seconde union avec la sœur de Michot, l'un de ses interprètes du Théâtre-Français. Il devait d'ailleurs mener avec elle une fort modeste existence. Le succès de ses romans n'enrichissait que Barba, son heureux libraire ; et c'est à demi ruiné qu'en 1806 il sollicita un poste dans la douane !

Jusqu'à sa retraite il exerça, dix-huit ans durant, les fonctions d' « inspecteur des salines ». Sa deuxième épouse lui ayant donné une fille, Pigault, père aussi riche de tendresse et d'affection qu'il eût souhaité en trouver chez son propre père, dirigea son éducation et la maria à un avocat fort distingué de Valence, Victor Augier, avec lequel il écrivit en 1820 sa dernière pièce,



Reliques d'une existence qui fut vouée au culte de la revanche.

Emile Augier (1820-1889).

Paul Déroulède (1846-1914).

le Beau-Père et le Gendre ; après quoi il abandonna le théâtre et le roman pour se consacrer à la recherche historique.

Ayant groupé toute sa famille à La Celle-Saint-Cloud, il se consacra avec passion à ses petits-enfants ; c'est pour l'un d'eux, Guillaume-Victor-Emile Augier, qu'il écrivit, en 1831, les *Contes à mon petit-fils*... Quatre ans après, assagi par l'âge, Charles Pigault-Lebrun, après avoir beaucoup péché, s'éteignait le sourire aux lèvres, la tête remplie de joyeux souvenirs !... Quinze ans plus tard Marie-Anne Pigault-Lebrun, née Michot, devait le suivre !...

Guillaume-Victor-Emile Augier était né à Valence, le 17 septembre 1820. Toute sa vie devait se caractériser par une unité, un calme dont il soulignait ainsi l'exceptionnel bénéfice à l'un de ses biographes : « Monsieur, je suis né en 1820. Depuis lors il ne m'est jamais rien arrivé. » Heureux homme sans histoire — ou, du moins, dont l'histoire se confond avec celle de son œuvre. Du collège Henri-IV il s'était orienté vers les études juridiques, ainsi qu'il s'en targuait dans de mauvais vers :

Fais ton droit, mon ami ! C'est l'art par excellence,
Car l'étude du droit, pour qui n'est pas niais,
C'est, sans vain jeu de mots, l'étude du biais !...

Une famille française qui s'illustra durant trois générations.

La lecture de ces trois alexandrins suffirait à nous expliquer pourquoi l'Ambigu-Comique avait refusé énergiquement son premier drame en vers : *Charles VIII à Naples,* écrit en collaboration avec son condisciple Nogent-Saint-Laurent. Mais le travail, la discipline intellectuelle, l'expérience du théâtre devaient rapidement donner à ses réelles qualités d'auteur leur plein épanouissement. L'Odéon montait bientôt *la Ciguë,* dont le très grand succès amena le Théâtre-Français à accueillir successivement pour de brillantes carrières *l'Aventurière* et *Gabrielle.* Infatigable et divers, Augier confiait à Gounod le livret de *Sapho.* Avec Alfred de Musset, il écrivait un petit proverbe en un acte : *l'Habit vert,* et, avec Jules Sandeau, *la Revanche de Georges Dandin,* qui devait affronter en avril 1854 les feux de la rampe sous son titre définitif : *le Gendre de Monsieur Poirier.* Trois ans plus tard, battant à une voix Victor de Laprade, il entrait à l'Académie française. Et, grâce au prince Napoléon, il faisait jouer *les Lionnes pauvres.*

QUELLE singulière idée se fit jour dans le cerveau de cet auteur fêté quand il décida de briguer un mandat cantonal ? Elu conseiller général de Bourdeaux, dans la Drôme, Emile Augier assista d'ailleurs très irrégulièrement aux réunions de l'Assemblée départementale. Un jour qu'il s'était chargé du rapport sur le « transfèrement des archives de la Drôme », les lettrés de la région accoururent dans l'espoir d'entendre un exposé de qualité. Le rapport tant attendu était d'une effroyable banalité, rédigé dans un abominable style administratif. L'auditoire ne cacha point sa déception ; Augier ne persévéra pas. En 1855, renonçant à la politique, il déclarait : « J'ai mis un jour le pied sur le seuil de la vie publique pour étudier le jeu de nos institutions, comme un peintre fréquente la clinique pour apprendre l'anatomie. » Le petit ouvrage qu'il devait publier en 1864 sous le titre *Questions électorales* mérite pourtant d'être signalé. Il proclame — principe que certains apprentis de gouvernement ne devraient jamais négliger — que « tout le véritable problème politique consiste à avoir une « bonne loi électorale », qui assure à la fois la compétence et la sincérité de la représentation populaire ».

RENONÇANT définitivement à la politique, Emile Augier revint au théâtre, mais pour y aborder des sujets brûlants : en 1861, *les Effrontés,* en 1862, *le Fils de Giboyer* ne furent tolérés par la censure que sur le désir formel de l'Empereur. En même temps qu'il portait son auteur au faîte de la gloire et du succès, *le Fils de Giboyer* soulevait les tempêtes populaires. Victor de Laprade, dont la plaie d'orgueil n'était peut-être pas encore cicatrisée, clamait dans une vertueuse indignation :

Molière eût renoncé, s'il avait pu vous voir,
Pour un Tartufe rouge à son Tartufe noir !...

En 1870 la guerre et le poids des ans incitèrent Augier le sage à renoncer au théâtre, auquel il avait donné vingt-neuf pièces en trente-quatre ans. Mais afin de parler encore dans le calme du foyer des couleurs et des feux de la rampe il épousait en 1873, en l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, à Rome, Laure Lambert, une jeune artiste du Palais-Royal. Avec elle il vient s'installer à Croissy, face aux coteaux de Bougival et de Marly, près de ses sœurs, dont l'une a épousé l'avoué Déroulède, près de ses beaux-frères, nièces et neveux. Il ne quittera plus guère son « royaume de Pigritic » que pour les séances de l'Académie française ou les reprises de ses pièces.

Lui aussi s'éteindra calmement, au milieu de tous les siens, comme l'avait fait Pigault-Lebrun, le 26 octobre 1889. Il laissait des regrets unanimes et personne alors ne se souvint de l'injuste épigramme qu'avait publiée, le 14 février 1863, *le Mercure de France,* jaloux des succès répétés et persistants de l'auteur :

Nos pères avaient Désaugiers,
Dont s'enorgueillissait la France !
Nous n'en avons plus qu'un.... Mais quelle différence !
Ciel ! Délivrez-nous des... Augiers !...

NEVEU d'Emile Augier, Paul Déroulède était né à Paris, dans la meilleure bourgeoisie. Son père était de la « basoche ». Dans l'immeuble familial, place Saint-Germain-l'Auxerrois, on lisait le soir sous la lampe l'*Histoire de la France* et les œuvres de Walter Scott. On parlait aussi d'un fils de Pigault-Lebrun, qui, colonel de hussards, s'était illustré dans les campagnes de l'Empire et dont les exploits exercèrent certainement une influence atavique dans le cerveau du jeune Paul. Pensionnaire au lycée de Vanves, puis élève de Louis-le-Grand, il se plaisait à rimer sur de nobles sujets patriotiques. Les vers étaient médiocres. Un pamphlétaire, ignorant sans doute combien une telle affirmation peut contribuer à exaspérer encore l'hostilité du Havre pour la grande « sœur » Rouen, dira que l'apprenti poète croyait écrire du Corneille mais que c'était « tout au plus du Casimir Delavigne » !...

Mourons, mes sœurs, mourons !... L'étranger nous opprime !
Mourons !... Pour un cœur grec l'esclavage est un crime !...

Ces sentiments élevés, ardents, guidèrent en 1870 Déroulède : engagé volontaire au 3e zouaves, prisonnier et interné en Silésie, il s'évada dans les conditions les plus dramatiques, rentra en France pour se battre encore dans l'Est et sur la Loire, pour rejoindre enfin à Tours Léon Gambetta, dont il reçut les galons de sous-lieutenant le soir même du jour où le général Loverdo l'avait fait sergent. *Les Chants du soldat, les Nouveaux Chants du soldat,* ces poèmes qui, selon Saint-Victor, « versaient à la France, dans son casque brisé, la boisson des forts », sont tous inspirés par l'amertume de la défaite et le besoin de la revanche. Aussi doit-on, sans partager l'indulgence de certains de ses admirateurs, reconnaître l'excès, l'injustice même de Leconte de Lisle, qui s'exclamait au seul nom de Déroulède : « Ce n'est pas assez de parler de ce jeune homme... Il faut encore en mal parler !... »

Le 12 mai 1882, répondant aux vœux de Félix Faure et de Turquet, Déroulède va créer la Ligue des Patriotes avec sa fameuse devise : « Qui vive ?... — France... quand même !... »

Cet homme ardent, drapé dans une redingote de demi-solde, parlant clair et fort, précipitant parfois son débit jusqu'au bredouillement, se jugeait désigné pour l'accomplissement d'une haute mission de résurrection nationale. Il avait remercié, avec une touchante naïveté, le sculpteur Frémiet qui, en lui offrant le fragment d'une effigie tombale dotée, comme Déroulède, d'un nez puissant, lui affirmait que les preux chevaliers du XIIIe siècle avaient tous le nez construit sur ce modèle !... Il aimait les formules péremptoires, absolues : « Nous ne voulons ni l'anarchie ni la monarchie... Nous voulons l' « Archie »... Parlant de l' « affaire », qui soulevait alors les passions populaires, il proférait cette affirmation, dont les juristes devaient frémir : « Il n'est pas certain que le condamné soit innocent, mais il est certain que la France n'est pas coupable ! »

Les aspirations d'un apprenti dictateur — Hélias — devaient inspirer ce poète avide d'autorité. *La Moabite* retrace, dans des alexandrins médiocres, les hésitations d'Hélias au milieu de ses conseillers Phareg et Misaël :

PHAREG

Pour attiser le feu tout ce qui brûle est bon !...

HÉLIAS

Et de tels alliés n'ont rien qui t'inquiète ?

PHAREG

Bah ! On s'en sert d'abord, et puis on les rejette.
Pour courir vite au but qu'importent les sentiers !
La plus juste révolte a besoin d'émeutiers !...

Et ce sont les mêmes pensées que nous retrouvons dans la bouche de Misaël :

MISAËL

Et quelle heure aurons-nous qui soit jamais meilleure
Le pain manque à Sichem, et, la misère aidant,
Nos chances de succès s'en augmentent d'autant !
C'est un fier recruteur de bras que l'Indigence !

HÉLIAS

Cœur farouche ! Appeler la misère une chance !

MISAËL

Ayant un coup à faire et l'émeute à lancer,
J'appelle chance tout ce qui peut y pousser !...

Ballotté par les événements politiques, tour à tour acclamé et conspué, Déroulède, glorifié et honni, allait oublier ses déboires et ses déceptions dans sa vieille retraite charentaise, où il retrouvait des forces nouvelles. Mais c'est au Mont-Boron, à Nice, qu'il devait s'éteindre, en 1914. A ses amis qui l'accompagnaient à sa dernière demeure, à La Celle-Saint-Cloud, il semblait qu'il revenait là « chercher ce repos qui lui échappait toujours » et qu'il rentrait paisiblement « chez les siens ».

DE rares, de très rares visites de pèlerins discrets ne troublent pas, dans ces lieux silencieux, le repos des hommes ensevelis sous les dalles de la vieille chapelle lézardée... Le calme est là si complet que l'on pourrait — sans y croire — redouter une sorte d'abandon... Mais l'esprit se refuse à admettre que Pigault-Lebrun, qu'Emile Augier, que Paul Déroulède pourraient dormir, si près de Paris, dans un injuste oubli, cet oubli que le poète a défini le « second linceul des morts » !

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

LA MAISON DE CROISSY-SUR-SEINE OU SE RETIRA EMILE AUGIER.
Croquis de MAXIME DUFOUR.

OUVRANT SA FENÊTRE, CETTE TAHITIENNE SOURIT A LA BEAUTÉ MATINALE.

SOUS LE SIGNE DE LA CROIX DU SUD (*)

TAHITI 49

« UN TOUR DE L'ILE »

par ROBERT DE THOMASSON

Le sommet de l'Orohena, dont les 2.232 mètres dominent l'arête montagneuse de Tahiti, s'esquisse encore à peine dans une brume rosée. Nimbé de rose apparaît aussi le littoral, où les cocotiers se penchent avec nonchalance sur des grèves d'un sable alternativement blanc ou noir. Le soleil joue à se refléter dans les eaux calmes du lagon, à peine troublées par les ébats d'une bande joyeuse de poissons volants ou, parfois, par un léger remous signalant le passage de quelque seigneur de marque — un requin, par exemple, mais ceux du lagon de Tahiti se révèlent généralement débonnaires. Au delà du récif de corail, ligne blanche d'écume où gronde sans cesse la grande voix du Pacifique, l'océan bleuira de minute en minute jusqu'à ce que ternissent le ciel de quelques nuages les alizés de fin de matinée. Il n'est que 8 heures. En rade du port de Papeete les goélettes oscillent insensiblement, attendant un premier départ pour « les îles ». Mais, déjà, la ville s'affaire : bureaux, magasins, comptoirs, entrepôts sont ouverts, et l'heure du marché quotidien est passée depuis longtemps. Contrairement à ce qu'un vain peuple serait enclin à penser, on se lève tôt à Tahiti, et Papeete n'est nullement une petite ville somnolente...

Ce matin, comme bien des matins, j'ai quitté mon bungalow de troncs de cocotiers et de feuilles de pandanus (location : 2.500 francs C. F. P. par mois — 1 franc C. F. P. = 5 fr. 50 métropolitains) pour me rendre « en ville ». Le temps de poster un télégramme, de faire une ou deux courses, une ou deux emplettes chez le Chinois — la plupart des commerçants de Papeete sont Chinois, mais on va chez « le » Chinois — et près de deux heures s'étaient écoulées. C'est qu'il est bien difficile de parcourir 30 mètres dans une rue de Papeete sans être arrêté au moins deux ou trois fois par des amis et connaissances avec qui il se révèle urgent, toutes affaires cessantes, de s'entretenir des « événements » du jour.

Maintenant, au volant de ma voiture, je roule, ou plutôt nous roulons sur la route. Je dis bien « la » route : il n'y en a qu'une à Tahiti, qui contourne l'île (120 kilomètres) et se prolonge dans la presqu'île (70 kilomètres de tour) par deux tronçons d'une vingtaine de kilomètres chacun. J'ai six passagers, ce qui n'est pas rien pour une jeep. Nous faisons aujourd'hui — une fois de plus — le tour de l'île, ce « tour de l'île » qui est la première attraction offerte aux étrangers de passage à Tahiti et que Tahitiens et Tahitiennes eux-mêmes, toujours amoureux de leur île, ne se lassent jamais de recommencer. Au

(*) Voir *France-Illustration* du 29 octobre 1949.

LE BORD DE LA MER A PIRAE, OU HABITAIT JADIS LA CÉLÈBRE RARAHU.

Course de pirogues disputée a l'occasion des fêtes du 14 juillet.

Les Tahitiennes raffolent de leurs rivières dont les eaux limpides coulent sous de ravissants ombrages. S'il a malheureusement cessé d'être le vêtement de tous les jours, le traditionnel paréo sert encore souvent de costume de bain.

départ je ne devais avoir que trois compagnons : Teapata et Araorii, deux Tahitiennes de dix-huit et vingt ans, et un camarade français. Mais nous étions à peine sortis de Papeete que nous rencontrions Tiarere, une amie elle aussi, bien sûr, que nous nous devions d'emmener, et, quelques kilomètres plus loin, le jeune Mahuri et le vieux Roofata, qui nous demandèrent de les conduire au district de Papara.

Teapata, Araorii, Tiarere sont des Tahitiennes, Mahuri, Roofata, des Tahitiens : cela ne veut pas nécessairement dire que le sang qui coule dans leurs veines soit 100 % tahitien. Les Maoris purs sont devenus extrêmement rares à Tahiti s'ils le sont un tout petit peu moins dans certaines autres îles. Araorii et Tiarere, par exemple, qui se prénomment aussi Greta et Jacqueline, ont eu, l'une un arrière-grand-père suédois, l'autre un grand-père français. Elles n'en restent pas moins, comme toutes leurs pareilles, même celles chez qui l'apport de sang étranger est plus important, essentiellement tahitiennes par leur façon d'être, leurs réflexes, leur philosophie très particulière de l'existence. Vêtues avec beaucoup d'élégance de jupes claires ou de shorts, pas plus bronzées ou cuivrées que certaines d'entre elles, on les prendrait pour de belles estivantes de la Côte d'Azur. Pourtant elles n'ont jamais vu un train, ni un immeuble de cinq étages, ni bien d'autres choses — sauf, s'empresseront-elles d'ajouter, au cinéma (deux salles à Papeete, quatre dans les districts), qui contribue pour la plus grande part à leur connaissance du monde.

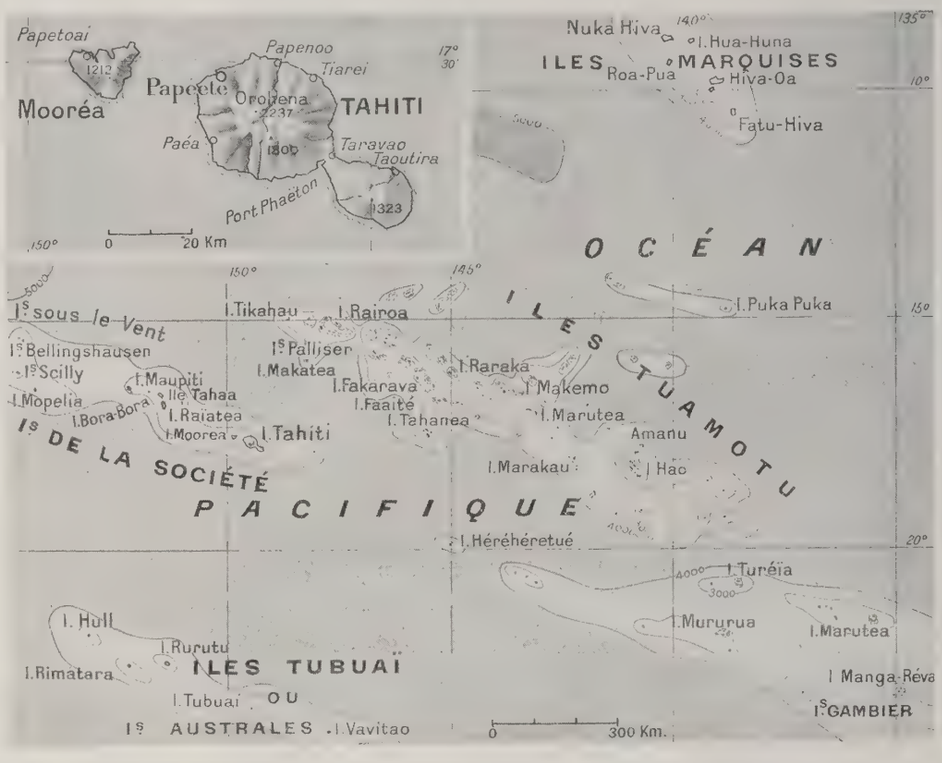
Araorii est institutrice à l'école centrale (qui « pousse » jusqu'au brevet élémentaire). Teapata était, jusqu'à ces jours derniers, employée dans les bureaux du gouvernement, mais à présent elle est *fiu* (être *fiu* — prononcer fiou — c'est en avoir assez de quelque chose ou de quelqu'un : Tahitiens et Tahitiennes sont facilement *fiu*). Tiarere, elle, vient de quitter le *tane* avec qui elle vivait à Raïatea, aux îles Sous-le-Vent. (Le *tane*, en tahitien, c'est l'homme, qu'il soit mari ou amant — le premier de ces états étant plus rare que le second. Rien qui touche à la condition sociale n'a d'ailleurs ici la moindre importance : Tahiti est sans doute resté le seul pays au monde où l'on vous juge sur ce que vous êtes et non sur ce que vous représentez.) Quant au jeune Mahuri, il est employé comme « travailleur » chez un Français, administrateur au gouvernement. C'est-à-dire qu'il travaille à ses heures, capable à l'occasion d'un gros effort, capable aussi de rester une journée entière sans rien faire : sa spécialité serait plutôt la pêche sur le récif... Ce qui n'empêche que ses patrons lui vouent une grande affection, et il le leur rend bien. Mahuri vit — par intermittences — avec une

Notre collaborateur R. de Thomasson est aimablement entouré.

vahiné, laquelle est actuellement enceinte. L'autre jour il a proposé à sa patronne, la femme de l'administrateur, de lui faire don de cet enfant à venir (c'est en effet une coutume toujours en honneur dans ces îles que de faire cadeau à une autre famille de ses propres enfants, souvent « retenus » à l'avance comme des petits chiens, lesquels enfants, pas plus malheureux pour autant, sont au contraire abominablement gâtés). L'administratrice, bien entendu, se récria contre une telle pratique. « Tu as raison, lui dit Mahuri, on verra bien : peut-être il sera pas joli... D'ailleurs, ajouta-t-il après réflexion, peut-être il est pas de moi. »

Notre tour de l'île nous prendra toute la journée. Partis par la côte ouest, la mieux mise en valeur, la plus habitée, où les riches Européens ou Américains de Tahiti ont choisi de faire édifier de très belles demeures de style tahitien (une fois sorti de Papeete on n'est d'ailleurs plus très gêné par les bicoques en bois et tôle ondulée, dont le seul avantage est de coûter beaucoup moins cher que les constructions en style du pays, faites avec des matériaux du pays), nous reviendrons par la côte est, plus sauvage, moins sûre parce que pas

FOULE AU PORT DE PAPEATE : UN BATEAU VA ACCOSTER. — INTÉRIEUR DE LUXUEUSE HABITATION.



toujours à l'abri d'un récif, mais, à mon goût, plus belle encore — sur l'extraordinaire beauté de cette île je ne m'étendrai pas davantage : se reporter aux bons auteurs, ils n'ont point menti. Bien entendu, nous nous serons arrêtés en chemin de nombreuses fois. Entre autres pour écarter de la route, à force de persuasion, un énorme cochon noir qui y faisait inconsidérément sa sieste ; cueillir quelques fleurs — c'est presque un rite à Tahiti — les jaunes d'or du *burau*, les écarlates du flamboyant, les hibiscus, les « tiaré-Tahiti », petites, blanches et merveilleusement odorantes, avec lesquelles on confectionne les couronnes d'accueil ou d'adieu ; boire des « cocos » bien frais chez des amis de Tiarere ; souhaiter le bonjour à des amis de Aroarii, que nous trouverons en train de ramasser leur coprah en vue d'un prochain chargement, et qui nous offriront de délicieuses mangues greffées (« Tu manges ça comme un vrai *popaa !* », me déclare Teapata, qui estime que je ne sais pas découper mon fruit — un *popaa*, c'est un Blanc 100 % : quiconque a dans les veines seulement une goutte de sang tahitien n'est pas *popaa*). Sans préjudice, cela va sans dire, d'arrêts beaucoup plus prolongés pour le déjeuner et aussi pour l'indispensable bain « à la rivière » (ici on se baigne, chaque fois que l'occasion s'en présente, « à » la douche, « à » la mer ou, surtout, « à » la rivière), où nos Tahitiennes se métamorphoseront incontinent en sirènes, leurs longs cheveux les suivant comme une traîne, et où nous nous livrerons avec entrain à la variété rituelle des jeux nautiques, la même, dans tous les pays du monde, pour tous ceux qui aiment l'eau.

Notre randonnée se passe, cela va de soi, en musique. Trois ou quatre Tahitiens et Tahitiennes ne sauraient être réunis sans que se trouve parmi eux au moins une guitare. Je ne me lasserais jamais d'écouter leurs chants. Ils sont étrangement évocateurs et attachants. Certains d'entre eux, parmi les « modernes », comportent des paroles en français. Ce ne sont pas toujours les meilleurs, mais l'accent tahitien pare les mots français d'une grâce particulière. On roule les *r* à Tahiti comme nulle part ailleurs. On note aussi dans leur vocabulaire, certaines expressions usuelles dont la trivialité n'est pas sans étonner un peu. D'une personne gaie, amusante, par exemple, on dira toujours : « Elle est marrante », avec, bien entendu, pour le moins une triple ration de *r*. Une fête quelconque, une sortie en bande ne saurait se désigner autrement que par une « brrringue »... C'est peut-être que les premiers professeurs de français à Tahiti ont été les marins. Les académiciens sont venus trop tard.

Nous avons déjeuné dans la presqu'île, à Taoutira, où nous étions reçus par des *fetii* d'Araorii (*fetii*, le parent, même très éloigné : entre *fetii* il est de rigueur de se demander et de s'accorder n'importe quel service). Accueillis avec la plus charmante cordialité, nous avons bientôt été conviés à un somptueux *maha-Tahiti*, c'est-à-dire un repas tahitien fait de choses succulentes : poisson cru macéré dans le citron et baigné de lait de coco, poissons, cochons de lait, *fei* (banane sauvage), *maioré* (fruit de l'arbre à pain) cuits au four tahitien creusé dans le sable. Nous étions une trentaine, hommes et femmes. Aussitôt après le repas les chants et le *ori-Tahiti* (danse tahitienne) ont commencé. Parmi les danseurs et danseuses je reconnaissais quelques-uns de ceux qui avaient représenté le district aux concours du précédent 14 juillet (Tahiti est le seul territoire français que je connaisse où le « 14 juillet » dure trois semaines). C'est un des titres de gloire de notre colonisation que de n'avoir pas réussi — comme d'autres, hélas ! y sont parvenus — à empêcher les indigènes de la Polynésie française de se livrer à leurs danses et chants traditionnels.

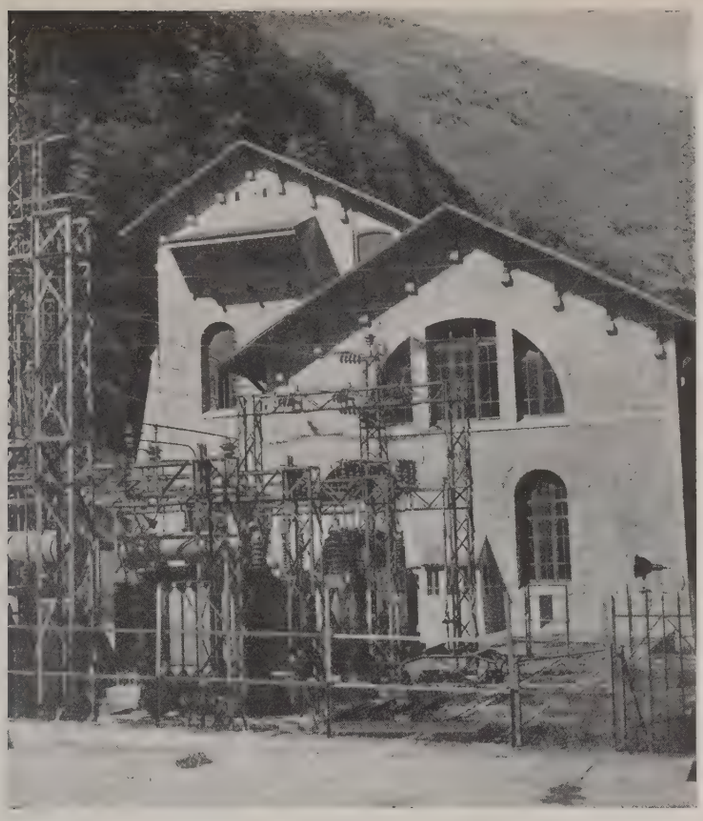
La nuit tombe lorsque nous parcourons les derniers kilomètres de notre tour de l'île. Après le coucher de soleil de tout à l'heure — un de ces couchers de soleil comme on n'en voit que dans ces pays, dont le prodigieux spectacle vous étreint le cœur d'une sorte d'angoisse — voici le crépuscule. Dans le lagon, çà et là, quelques pêcheurs glissent silencieusement, debout dans leur pirogue, dont les silhouettes se profilent en ombres chinoises. La paix est sur cette terre... Soudain, Teapata me fait faire un crochet pour éviter de frôler un petit *fare* (maison) en bordure de la route. « C'est un *fare-tupapau* », me souffle-t-elle. Teapata est catholique, comme sont protestants ou catholiques Aroarii, Tiarere, Mahuri et Roofata. Les uns et les autres se rendent chaque dimanche à l'église ou au temple et remplissent scrupuleusement leurs devoirs religieux. Or pas un d'entre eux qui ne doute un instant de la réalité des *Tupapau*. Les *Tupapau*, ce sont les fantômes des morts, lesquels, comme nul ne l'ignore ici, jouent un rôle considérable, spécialement la nuit, dans la vie de Tahiti.

Comme nous pénétrons dans Papeete, où brillent déjà les lampes à essence des petites voitures des marchands ambulants, je songe non sans mélancolie que j'ai sans doute accompli aujourd'hui mon dernier « tour de l'île ». Je rentre en France dans quelques jours. « Mais je trouverai bien le moyen de revenir », dis-je. Une voix me répond qui, sous une affectation de légèreté, laisse percevoir une nuance de reproche : « Tu dis ça, vous dites tous ça... Et vous ne revenez jamais. » Voire... J'en connais pourtant qui sont revenus. J'en connais aussi qui, n'ayant rien dit, ne sont jamais repartis, tout ahuris, n'en croyant pas leurs comptes, de constater aujourd'hui qu'une escale de tout au plus quelques semaines s'est transformée, inexplicablement, en un séjour ininterrompu de quinze années, de vingt années dans cette petite île de rien du tout, à peine visible sur la carte, et dont personne ne sait seulement où elle se trouve...

Tahiti a évidemment changé depuis la « découverte » (1767) et même depuis le temps où Loti s'y mariait avec Rarahu. Pourtant, malgré l'automobile, la radio, le droit de vote, le téléphone, la politique, l'aviation, en dépit de cette contagion du siècle à laquelle ne saurait échapper même un petit bout de terre perdu dans le plus grand océan du monde, il n'est pas contestable que la Tahiti d'aujourd'hui ait réussi à préserver ce « quelque chose » qui lui vaut de garder une place à part jusque parmi les îles de la Polynésie. Pourquoi vouloir à toute force ressusciter le passé et parer Tahiti d'atours qui ont cessé d'être les siens ? Le charme de Tahiti subsiste, cela n'est pas niable, et de nombreux exemples prouvent qu'il est toujours opérant. Voilà trois ans, un courrier de passagers venant de Calédonie et se dirigeant sur Marseille (il n'y en a guère que trois par an et les places, très demandées, doivent être retenues longtemps à l'avance) s'est « mis au plein » en sortant de la passe de Papeete. Ayant accroché le récif coralien, la coque du navire se trouvait assez sérieusement avariée. Aussitôt, à bord, ce ne fut qu'un cri : « Quelle chance ! On en a encore pour deux mois ! » Je ne pense pas qu'il existe beaucoup de pays au monde capables de susciter semblable réaction de la part des « victimes » d'un tel incident... Ce charme, ce fameux charme de Tahiti, comment le définir ? Un charme, c'est quelque chose de fragile, de facilement effarouchable, qui fuit devant les mots.

Photographies Sylvain.

(A suivre.)



L'ÉQUIPEMENT HYDRO-ÉLECTRIQUE FRANÇAIS

CHANTIERS PYRÉNÉENS

par René Parnay

Le développement de la production hydro-électrique de notre pays est un des points principaux du programme d'équipement national. Il est superflu d'insister sur les avantages, maintes fois énumérés déjà, de la mise en valeur de nos ressources hydrauliques. Cette entreprise considérable a trouvé jusqu'ici sa réalisation la plus frappante pour le public dans le barrage de Génissiat. Elle se poursuit par les soins d'Electricité de France, qui exécute en ce moment d'importants travaux dans la région pyrénéenne.

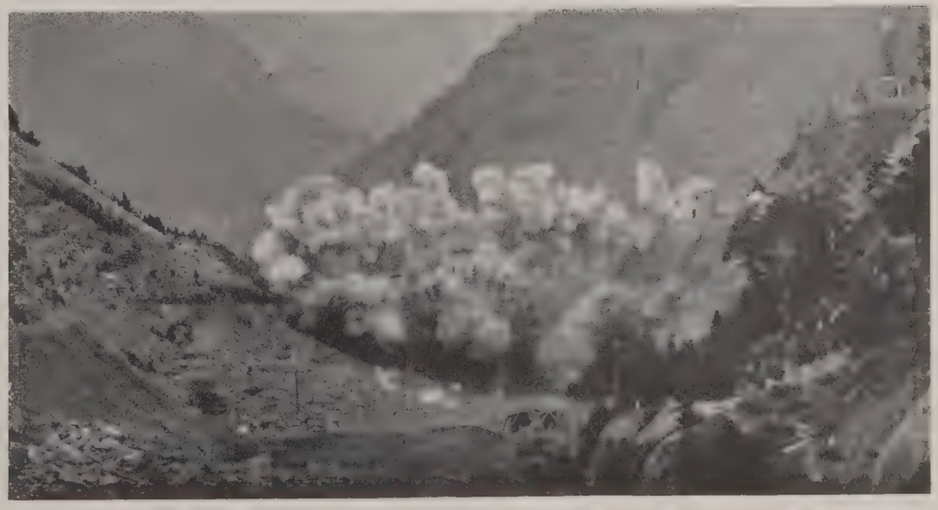
Par sa configuration géographique éminemment favorable, cette région est en effet appelée à apporter une riche contribution à nos ressources hydrauliques. De profondes vallées creusent la chaîne ; on y trouve aux hautes altitudes de nombreux lacs. Elle est donc tout indiquée, surtout dans sa zone centrale, particulièrement bien arrosée grâce au régime des pluies qui est le sien, pour recevoir des usines de haute chute. Et cela n'avait pas échappé aux ingénieurs.

Ainsi se présente au sud de Lourdes la région du cirque de Gavarnie. Là prennent naissance, au pied des massifs de l'Ardiden, du Néouvielle et du Vignemale, les gaves de Cauterets, de Gavarnie, d'Héas, d'Ossau, impétueux torrents qui s'enflent à la fonte des neiges et ruissellent sur les pentes escarpées. Ils se réunissent à quelques kilomètres de Lourdes, dans la plaine d'Argelès, pour former le gave de Pau.

AU FIL DE L'EAU

Ce n'est pas d'hier, comme nous le disions, qu'on a songé à utiliser les possibilités offertes par ces gaves. Dès 1913 une usine fut ouverte à Soulom ; une autre le fut à Luz ; en 1931 Esterre avait la sienne. Mais à l'époque il

Une des usines transformatrices d'énergie. — La préparation d'une mine pour faire sauter les blocs de rocher. — Deux lacs pyrénéens : le lac d'Oredon (a gauche) et le lac Loustalou (a droite). A l'extrême gauche on aperçoit le déversoir du lac de Cap-de-Long ou sera construit ultérieurement le nouveau barrage.



Aussitot après que l'ancien barrage de Cap-de-Long a sauté les bulldozers déblaient le terrain pour permettre les nouveaux travaux.

n'existait pas de réseau national d'interconnexion. Ces usines dont la production totale ne dépasse pas 400 millions de kilowatts ont été installées par des compagnies privées qui ne leur demandaient que de satisfaire des besoins régionaux. La Société hydro-électrique de la Cène a construit les usines de Luz et d'Esterre. La compagnie du Midi, lorsqu'elle a électrifié son réseau, a construit celle de Soulom.

Elles ne disposent pas de réservoirs d'accumulation. Ce sont des usines au « fil de l'eau ». Or le plan actuel d'Electricité de France prévoit un équipement d'ensemble de la vallée. Désormais il faut que les usines puissent détenir de l'énergie d'hiver, c'est-à-dire conserver les hautes eaux de printemps pour l'hiver où la consommation d'électricité est beaucoup plus forte. Il faut, selon une formule pittoresque, mettre des kilowatts en bouteilles. Les usines nouvelles doivent donc comporter des réservoirs, et pour les bâtir on est amené à choisir des endroits jusqu'ici négligés.

Les entreprises particulières qui ont édifié les premières installations cherchaient, et c'est bien naturel, des emplacements dont l'aménagement ne présentât pas de grosses difficultés. Elles choisissaient tout simplement les points où la pente du gave était la plus forte et se contentaient d'une puissance énergétique assez faible. Un plan d'ensemble procède d'autres données.

DES OUVRIERS MONTENT DES POUTRELLES. AU FOND LE LAC DE CAP-DE-LONG.

Celui qui est présentement mis en œuvre vise à utiliser de manière plus rationnelle et plus complète les ressources hydro-électriques de cette partie des Pyrénées. Sur ce point les services d'Electricité de France ont repris des projets étudiés avant guerre. L'un d'eux avait même reçu un commencement d'exécution : la chute du pont de la Reine, commencée pendant la guerre et dont le premier groupe est en service depuis décembre 1948.

TROIS USINES NOUVELLES

Les projets principaux sont ceux qui concernent l'usine de Gèdre, celle de Pragnères et celle dite de Luz II.

La première utilisera les eaux du gave d'Héas et de ses affluents. La centrale prévue sera située en amont de la prise d'eau de l'usine actuelle de Luz. On en attend une production de 100 millions de kWh. Le premier groupe de Gèdre doit démarrer en 1950-1951.

Pour l'usine de Pragnères, dont le premier groupe doit fonctionner en 1952, elle doit fournir, complètement achevée, 500 millions de kWh. Enfin pour Luz, la production prévue est de 100 millions de kWh. Au total c'est donc, compte tenu des petits groupes tels que celui de Saint-Sauveur, un apport d'environ 800 millions de kWh.

Dans leur stade final d'équipement, disent les techniciens, les usines du gave de Pau en amont de Pierrefitte produiront annuellement 1.200 millions de kWh, c'est-à-dire 6 % à peu près de la production hydro-électrique française annuelle.

Les travaux de l'usine de Gèdre ont commencé en février 1947, ceux de Pragnères en août de la même année. Ceux de Luz II ne sont pas encore commencés.

Comment ces usines ont-elles été conçues ? Gèdre utilise, comme nous l'avons dit, les eaux du gave d'Héas. Collectées par un réseau de galeries vers le réservoir des Gloriettes, ces eaux seront amenées au sommet de la conduite forcée descendant sur Gèdre à partir du plateau de Coumely.

A Pragnères on est parti de cette idée qu'il fallait établir une compensation entre la vallée du gave de Pau, qui est pauvre en possibilités d'accumulation, et le bassin de la Neste de Couplan, qui possède de nombreux lacs de haute montagne.

Les ingénieurs ont donc décidé de créer aux abords du lac de Cap-de-Long une série de réservoirs d'accumulation. Une galerie amènera les eaux 1.500 mètres plus bas à l'usine. Grâce à un système de dérivations complémentaires on drainera les eaux des massifs de l'Ardiden et du Néouvielle.

Ainsi les eaux tirées de la vallée du gave de Pau seront versées dans les accumulations de la Neste et restituées à leur bassin naturel à l'époque des basses eaux. L'usine de Pragnères permettra donc de combiner les avantages des deux vallées.

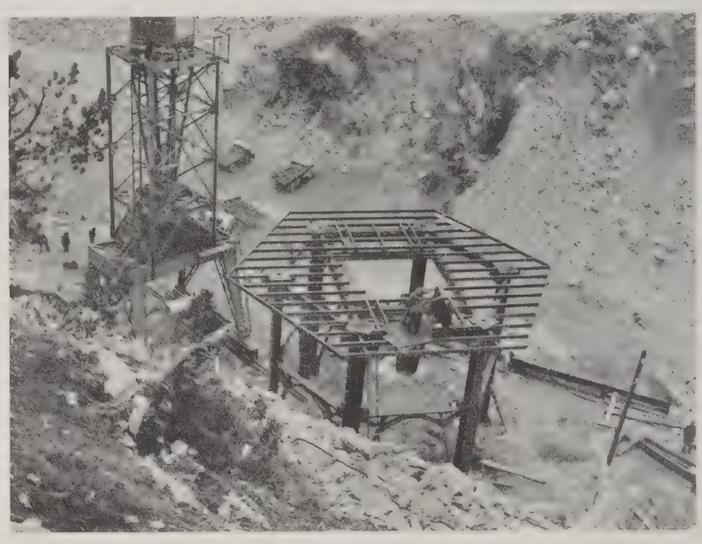
Entre la restitution des eaux de l'usine de Pragnères et la prise d'eau de celle du pont de la Reine il existe une hauteur de chute de 200 mètres. C'est sur l'équipement de cette chute que repose le projet de la deuxième usine de Luz. Il consiste à doubler la galerie actuelle de Luz par une autre galerie de 6 kilomètres qui actionnera un nouveau groupe.

DES CHANTIERS A 2.000 MÈTRES

On pense que pour mener à bien ces projets de grands travaux sont nécessaires que la nature du pays rend particulièrement difficiles et pénibles. Les chantiers sont installés très haut dans la montagne, souvent à plus de 2.000 mètres. L'hiver le froid est rigoureux, la neige tombe. Parfois ce sont des avalanches. Pourtant les travaux ne doivent pas être interrompus. Le premier problème qui se pose est donc celui de l'accès aux chantiers. Vient ensuite l'aménagement de ces chantiers de manière que le travail ne soit pas empêché par le froid et la neige. C'est à quoi l'on s'est employé en 1947 et au début de 1948.

De moyens d'accès, il n'en existait d'autres que des sentiers muletiers. Le vieux mode de transport à dos d'animal n'a point été abandonné et pendant l'été de 1948, afin d'amener à pied d'œuvre les matériaux nécessaires pour établir les cantonnements, plus de cent mulets ont été réunis. Leur lente procession a rendu de grands services. Néanmoins on a voulu faire appel à des moyens plus rapides.

Les jeeps, les camions légers, les chenillettes sont entrés en jeu. Ils roulent sur des pistes qu'il a fallu tracer à leur intention. On a même utilisé l'avion.



L'EXÉCUTION DU PLAN D'ÉQUIPEMENT A EXIGÉ DES TRAVAUX CONSIDÉRABLES.

D'autre part des liaisons par téléfériques et funiculaires, comme on en emploie couramment en montagne, ont été prévues. Il n'y en a pas moins de vingt et une pour Gèdre et Pragnères.

Quant aux chantiers eux-mêmes, il faut songer non seulement aux baraquements où logeront les ouvriers, mais à une série d'installations qui leur permettent de se maintenir sur place pendant l'hiver. Il faut prévoir des groupes électrogènes de secours pour parer aux accidents sur les lignes électriques, des liaisons par radio au cas où le téléphone viendrait à manquer, des tunnels sous la neige, bien d'autres choses encore.

Un exemple des difficultés rencontrées et vaincues est offert par le chantier de la Glaire à Pragnères. Juste avant les grosses chutes de neige on avait pu y transporter le matériel lourd et les stocks nécessaires aux équipes. Mais que de peine ! Il fallut enlever la neige avec des jeeps équipées à cet effet ; des ouvriers restèrent sous la tente à plus de 1.800 mètres jusqu'au 15 décembre ; certains transports durent être assurés par des traîneaux que tiraient des hommes. Et quand la mauvaise saison fut tout de bon venue, le chantier ne fut plus ravitaillé que par des skieurs. A Pragnères encore, pour accéder à la future station de pompage, il a fallu creuser dans la falaise de 1.200 mètres qui surplombe l'usine un chemin muletier. C'est un rude effort qui est demandé à tout le personnel. Mais déjà les résultats se dessinent.

Et nous voudrions, pour terminer, dire quelques mots des conséquences que les travaux entrepris peuvent avoir sur la vie des vallées qui en sont le cadre.

BÉNÉFICES RÉGIONAUX

Dans les installations d'ordre divers qu'Electricité de France a été conduite à réaliser pour l'exécution de son plan, un certain nombre sont évidemment provisoires. D'autres subsisteront et serviront à la population.

C'est ainsi que pour loger les ingénieurs et les ouvriers qui travaillent dans la région, Electricité de France a fait remettre en état des immeubles et en a fait construire de nouveaux. En outre, des ateliers, des magasins, un centre médical ont été édifiés. On a fait des égouts ; l'eau a été amenée en certains endroits. Tous ces travaux qu'on peut dire d'utilité publique demeureront lorsque l'équipement hydro-électrique sera terminé.

De même la distribution électrique locale sera améliorée et l'électrification de nombreux écarts rendue possible.

Enfin, du point de vue touristique, si important dans les Pyrénées, la direction d'Electricité de France, qui s'est efforcée de travailler en liaison avec les administrations et les collectivités locales, se préoccupe de conserver au trafic une partie de ses téléfériques et aussi de transformer certains cantonnements en chalets de montagne ou en refuges. Déjà un funiculaire permet aux touristes d'accéder au pic d'Agré. Et de Gèdre part maintenant une route qui dessert le pèlerinage réputé de la Vierge d'Héas.

Ce sont là des améliorations qui ne sont pas négligeables et qui viennent s'inscrire en marge des efforts qui permettront à la France d'utiliser pour le plus grand bien de son économie les réserves d'énergie qu'elle possède.

Photographies Paul Gobet.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les souvenirs de Georges Lecomte

J'AI failli ne pas aller plus loin que la première page de ce livre. Non par indifférence aux six cents autres. Mais parce que la première m'a retenu longtemps. Cette page est celle de la dédicace de l'auteur : « A l'âme toujours vivante de Celle qui fut l'adorable compagne de ma traversée. » La traversée en question (*Ma traversée,* édit. Robert Laffont), c'est le voyage que M. Georges Lecomte a fait durant sa vie à travers l'océan du monde littéraire. Et cette compagne de navigation qu'il évoque, c'est Mme Georges Lecomte, dont tous ceux qui l'ont connue se souviennent avec une émotion fidèle.

Il n'appartenait sans doute pas à l'auteur de ces souvenirs de lui consacrer toute la place qui lui revenait dans l'histoire de sa vie. Il ne la laisse paraître, de place en place, que de façon épisodique. Mais d'autres que lui sont tenus à moins de discrétion. Je sais bien pour ma part que lorsque je dessine dans mon esprit le personnage, méritoire entre tous dans la vie littéraire, de la femme d'écrivain, ce sont les traits de Mme Georges Lecomte qui composent dans ma mémoire une figure exemplaire.

C'est une tâche ardue à soutenir que celle de l'épouse de l'homme de lettres. Durant de longues années elle est plus souvent à la peine qu'à l'honneur. Quand l'heure du succès arrive — encore ne vient-elle pas toujours — il n'est pas sûr que l'écrivain et sa femme y soient appelés tous les deux. Si c'est lui qui disparaît le premier, la survivante a le destin mélancolique de voir l'œuvre qu'elle chérit comme un enfant guettée par les puissances de l'oubli. Pour lutter contre ces forces-là manifeste-t-elle trop d'ardeur et de ténacité ? Alors la malice publique lui attribue le rôle qu'Anatole de Monzie qualifia cruellement le jour où il inventa l'expression « veuves abusives ». Mais plus souvent la veuve de l'écrivain est vouée au glissement lent et pénible dans une ombre dont elle ne doit pas trop se plaindre si la gêne ne l'accompagne pas.

Dans d'autres ménages d'écrivains c'est l'épouse qui part trop tôt. Elle est enlevée avant le couronnement de l'œuvre commune. On voit alors combien elle était irremplaçable. Depuis que Mme Georges Lecomte a disparu il n'y a pas d'année où ses amis et ses familiers n'aient éprouvé le vide qu'elle a laissé après elle.

Un des souvenirs les plus vivaces qu'on puisse évoquer autour de sa mémoire est celui des dimanches de l'école Estienne, voilà quelque vingt ans. M. Georges Lecomte était alors directeur de cette école de l'art du livre. Il recevait avec sa femme les dimanches d'hiver. Le quartier de l'école Estienne n'est pas un des centres d'attraction du Tout-Paris : il fallait gagner la place d'Italie et suivre un bout du boulevard Auguste-Blanqui que la bise de janvier prenait souvent en enfilade. Mais l'accueil du ménage Georges Lecomte réchauffait vite les arrivants. Je n'ai jamais vu un salon où tant de gens de toutes sortes se trouvassent mêlés avec autant d'aisance. On trouvait là aussi bien les pontifes du monde littéraire, les académiciens chevronnés que les débutants, les jeunes espoirs (souvent déçus) du roman ou du journalisme. Montmartre côtoyait la rive gauche. Tout le monde était mis à l'aise par la bonne grâce des amphitryons. Dans l'art de recevoir Mme Georges Lecomte avait une maîtrise qu'on a rarement égalée.

Son mari raconte un de ses premiers succès dans cet art difficile. C'était au temps de l'affaire Dreyfus. Elle était toute jeune femme. A son jour de réception elle voit arriver presque ensemble dans son salon Mme Emile Zola et Mme Alphonse Daudet. Il n'y avait pas très longtemps, alors, que Zola avait publié sa fameuse lettre *J'accuse,* qui l'avait mis à la tête des dreyfusards. La famille Daudet, au contraire, était dans le camp opposé. Et l'on sait quelle passion déchaînait l'affaire. En voyant les deux dames face à face dans son salon Mme Lecomte frémit. Et puis, avec autant d'audace que de finesse, elle prit l'initiative de la gentillesse, des propos habiles et délicats. Elle gagna cette dangereuse partie. Telle que je l'ai connue, je suis sûr qu'elle en a gagné bien d'autres.

Je manque à tous mes devoirs de chroniqueur en substituant mes propres souvenirs à ceux auxquels je devrais faire écho. Mais comment résumer un demi-siècle de vie littéraire qui va du grenier Goncourt au palais Mazarin ?

De 1890 jusqu'à aujourd'hui M. Georges Lecomte a connu toutes choses et toutes gens. Sa plume, tantôt émouvante, tantôt amusante et pittoresque, court à travers tous les mondes qu'il a traversés : le littéraire, le politique, la bohème artistique, les notables du quai Conti. Vous saurez en le lisant comment un jeune rédacteur de ministère à la fin du siècle dernier faisait paraître son premier roman ; comment un petit provincial, encore mal initié à la vie parisienne, se voyait promu par surprise à la direction d'une revue littéraire d'avant-garde. Vous vous assoierez à toutes les tables où se sont tenus les banquets qui font date dans l'histoire des lettres. Vous serez conduits dans tous les cafés que poètes et rapins ont enfumés de leurs pipes. Vous entrerez dans les coulisses de la Société des gens de lettres et des académies...

Le volume, qui a commencé par les funérailles de Lamartine à Mâcon, s'achève par des pèlerinages lamartiniens en Bourgogne. J'ai suivi l'un d'eux, il y a dix-huit ans, sur les routes de Milly et de Saint-Point. C'était par un beau jour de septembre. La promenade poétique avait un parfum de vendanges. Les souvenirs de Georges Lecomte, quand on les a refermés, laissent flotter après eux un peu de ce parfum-là.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

De Racine et de Gozzi à T. Williams

L'ÉPIDÉMIE continue. Les pièces étrangères s'abattent sur nous comme merluche en carême sans qu'on puisse saisir les raisons de tels choix. Si M. Jean Marchat nous donne une nouvelle présentation de *Britannicus* au théâtre des Mathurins, nous en sommes aussitôt punis par une désastreuse élucubration de M. Tennessee Williams au Théâtre Edouard-VII. Heureusement que dans le même temps le Piccolo Teatro de Milan nous donne l'occasion d'applaudir ses merveilleux comédiens dans *le Corbeau,* de Gozzi ! Que les troupes étrangères affluent à Paris quand elles ont à nous donner une si brillante leçon d'art dramatique ! Mais lorsque les trompettes de la renommée nous annoncent à propos d'une niaiserie érotique comme *un Tramway nommé Désir* qu'on va voir ce qu'on va voir, il y a de quoi se demander si toute espèce de sens critique n'a pas disparu en France.

Que peut-on trouver dans *un Tramway nommé Désir* qui soit digne de louange ? Le décor de Lila de Nobili, pour sa poésie trouble, oppressante, dans l'esprit de ce *Lys brisé* qui jadis révéla Lilian Gish. La mise en scène aussi, de Raymond Rouleau, qui atteint à une sorte de perfection. Mais le texte ? Eh bien, le texte de Tennessee Williams a été adapté par M. Jean Cocteau, et toute l'intelligence de l'adaptateur, toute sa subtilité, tout son sens aigu de la poésie équivoque n'ont pu faire que ces trois actes sanieux, brutaux, crapuleux aboutissent à une bonne pièce. Ce qui est le plus grave, à mon sens, c'est qu'il nous la présente comme « une des œuvres les plus représentatives de la jeunesse américaine de 1949 ». Hélas !

Cette pièce a obtenu les trois plus grands prix de théâtre des Etats-Unis, et voilà qui ne nous rassure guère sur les jurys d'outre-Atlantique. « Il y a des choses qui se passent la nuit entre un homme et une femme, dit Stella, qui font que tout le reste ne compte plus. » Quelle découverte ! Mais de quelque côté qu'on envisage l'intrigue on n'y trouve qu'effets du plus bas mélo, puéril laissé-pour-compte d'un naturalisme nauséeux. Ces brutes alcooliques n'ont rien qui les sauve de leur abjection ; cette nymphomane demi-folle d'abord, puis folle tout à fait relève moins du dramaturge que du psychiatre. Il n'y a rien d'humain dans tout cela, mais une sorte de calcul morbide, appliqué à frapper le spectateur dans ses pires instincts. Et que dire de ces deux scènes d'amour physique à l'occasion desquelles la nuit se fait sur les participants au premier plan de la scène tandis qu'à l'arrière-plan une négresse demi-nue se trémousse dans une danse d'une lasciveté frénétique ! Je veux croire pour le bon renom de la scène française que ce symbolisme de mauvais music-hall procède de New-York et non de Paris.

Qu'on m'entende bien. Je ne reproche pas à M. Tennessee Williams d'avoir choisi un sujet « populiste ». Je déplore seulement dans sa pièce la bassesse délibérée du ton, et je ne pense pas que sa tendancieuse tranche de vie nous apporte une information sincère. Quand au découpage de l'action, il relève plus de la camera que de l'optique théâtrale. *Un Tramway nommé Désir* n'est qu'un mauvais film coupé des prestiges de l'écran.

Mme Arletty, pour son premier rôle dramatique, n'a pas été gâtée. Ses longs monologues débités sur le ton d'une récitation scolaire nous émeuvent peu. On ne voit que par moment ce qu'elle pourrait donner dans un rôle moins faux, mais on ne saurait la rendre responsable du texte. Mlle Héléna Bossis est saisissante dans le rôle de Stella. On l'avait applaudie déjà dans *la P.. respectueuse,* de J.-P. Sartre. Par son naturel, son émotion, son ardeur elle s'est encore haussée d'un cran dans la hiérarchie du talent. C'est une étoile

AU THÉATRE EDOUARD-VII : YVES VINCENT, ARLETTY, HÉLÉNA BOSSIS.

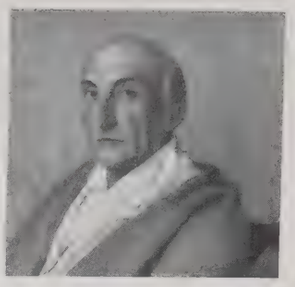
qui se lève. Yves Vincent, qui interprète Stanley, Daniel Ivernel, qui incarne Mitch, se montrent tous deux excellents.

Quelle différence d'*un Tramway nommé Désir* au *Corbeau* de Gozzi ! C'est que ce comte vénitien était un grand civilisé. *Le Corbeau*, où se mêlent intimement drame et bouffonnerie, fantaisie et satire, pathétique et pantalonnade, porte bien la marque de l'extraordinaire venin du XVIII[e] siècle. L'inspiration bouillonnait chez Gozzi, et la troupe du Piccolo Teatro a su reproduire ce bouillonnement avec un bonheur dont il serait difficile de trouver l'équivalent de ce côté des Alpes. Entrées et sorties, galopades, cabrioles, déclamation, appels au public, improvisations de *commedia dell'arte* se succèdent sur la scène des Champs-Elysées à un rythme vertigineux. Chaque geste est juste à la fois et imprévu. Une gaîté contagieuse gagne la salle de réplique en réplique. Le décor de Gianni Rattoz, qui représente, très stylisée, une place de Venise, est déjà une joie de l'œil, et les costumes d'Ebe Colciaghi chatoient comme des pierres précieuses. Il faudrait citer tous les interprètes. Nommons seulement Gulio Stival et Marcello Moretti, ainsi que l'étonnant metteur en scène Giorgio Strehler. Voilà du vrai théâtre !

M. Jean Marchat en montant *Britannicus* aux Mathurins a évidemment cédé à son désir d'interpréter le rôle de Néron, et je reconnaîtrai de bonne grâce que sa création est d'un vif intérêt. Elle humanise le monstre ; elle découvre lentement en lui la montée des mauvais instincts que Néron-Marchat, étendu sur son lit de repos, nous laisse lire sur son visage : l'ennui, l'impatience cauteleuse, la colère, la rage ; j'aime aussi qu'il éclate en cris soudain contenus par la crainte de blesser sa gorge fragile, sa précieuse gorge de poète chanteur. Tout cela est étudié avec intelligence et réalisé avec talent. A côté de Jean Marchat M[me] Jacqueline Morane est une Agrippine de grande tenue qui dit avec beaucoup de noblesse le vers racinien et qui enrichirait d'une belle artiste la Comédie-Française, si pauvre en tragédiennes de sa valeur. On regrette que M. Robert Moncade soit un Britannicus un peu vulgaire et emprunté, mais M[lle] Michèle Alfa m'a agréablement surpris. Je ne vois guère Junie avec un visage aussi sensuel que le sien ; mais, physique mis à part, elle a fait un effort de compréhension du rôle qui porte son fruit, et sa diction est bonne. Quant à M. Roger Gaillard, il est plus Narcisse que nature, car il ne cache pas son jeu. Dès ses premières répliques le poulailler d'un théâtre de quartier s'écrierait : « Voilà le traître ! »

Les costumes, surtout celui de Néron, ne sont pas très heureux. Le décor, pratiquement réduit à de lourdes tentures, se laisse admettre. Mais enfin ce qui compte dans le *Britannicus* des Mathurins, c'est avant tout Néron, je veux dire Jean Marchat.

JACQUES COPEAU



Jacques Copeau, qui depuis longtemps s'était retiré en Bourgogne, à Pernand-Vergelesses, s'est éteint à l'hôpital de Beaune, où son état avait exigé qu'il fût transporté. Il avait soixante-dix ans. Ce Parisien, né dans le Faubourg-Saint-Martin, était devenu Bourguignon par choix.

Dès le lycée Condorcet, où il fit ses humanités, Copeau avait montré son goût pour le théâtre. Avec André Gide et Jean Schlumberger il fonda la *Nouvelle Revue française*. Mais c'est 1909, année qu'il ouvrit le Vieux-Colombier, qui marque le tournant décisif de son existence.

La révolution de Copeau fut de ramener le théâtre à la simplicité. C'était alors l'époque des mises en scène fastueuses et, comme on l'a dit, « franfreluchées ». Tout ce luxe, toute cette abondance de détails étaient mis au service de textes souvent indigestes et d'un goût bien bas.

Au Vieux-Colombier le texte reprend tous ses droits. Copeau était pauvre et l'économie qui lui était imposée ne gênait nullement les conceptions qui étaient siennes. De cette obligation il fit une doctrine, et il arriva même que la pureté rigoureuse qu'il recherchait le fît taxer de jansénisme.

C'est avec Shakespeare que le Vieux-Colombier conquit Paris. Aux inoubliables soirées de *la Nuit des rois* s'ajoutèrent d'autres soirées mémorables.

Puis Copeau s'en alla vivre dans le village bourguignon qu'il avait élu. Il y dressa les jeunes compagnons des « Copiaux ». De temps à autre il reparaissait pour une conférence, une lecture, car s'il ne fut peut-être pas un très grand comédien il fut un admirable lecteur. Un court moment on le vit administrateur de la Comédie-Française, où déjà Edouard Bourdet lui avait confié la mise en scène de plusieurs œuvres. C'était en 1940, et il ne fallut que quelques semaines pour que Copeau quittât Paris et la maison de la rue de Richelieu. Puis il s'enfonça dans son isolement, revivant parfois ses souvenirs pour quelques amis de passage et suivant fidèlement les offices en la petite église de Pernand-Vergelesses, qui couvre de son ombre son dernier sommeil.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Jeanne d'Arc

Depuis cinq siècles l'histoire de Jeanne d'Arc et sa personnalité n'ont rien perdu de leur fascination. Il est même curieux de voir celle-là s'exercer de préférence sur les esprits qui à première vue sembleraient devoir lui être les plus rebelles : Mark Twain, Anatole France, Bernard Shaw, entre bien d'autres, ont cherché une explication à ce qui reste un des phénomènes déconcertants de l'histoire.

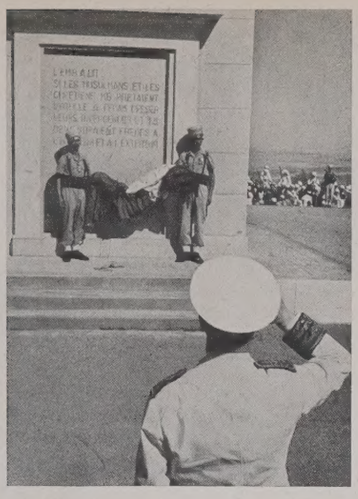
Le cinéma ne pouvait pas demeurer en reste, et il serait aussi vain que fastidieux d'énumérer toutes les *Jeanne d'Arc* qui ont été réalisées depuis cinquante ans. Une seule a marqué sa place dans l'art : c'est celle que Carl Dreyer réalisa en muet avec Falconetti dans le rôle principal ; composée uniquement de gros plans, elle parvenait à transmettre valablement une des tragédies les plus poignantes qui se soient jamais produites. Il est tout à fait certain que la *Jeanne d'Arc* réalisée en Amérique n'atteint pas ce sommet et ne pouvait pas l'atteindre. Victor Fleming, depuis décédé, n'a jamais eu qu'un talent limité. Il a pu se surpasser lui-même dans *Autant en emporte le vent*, puisqu'il traitait une atmosphère et un milieu dont le souvenir reste vivace chez les Américains, il devait nécessairement échouer dans un sujet que bien peu d'Européens et de Français sont encore à même de comprendre aujourd'hui. Aussi toute la première partie, qui retrace la carrière militaire de Jeanne, est-elle en dessous du médiocre. Le technicolor est spécialement hideux. Quand on songe au parti qu'en avait tiré Laurence Olivier pour *Henry V*, un sujet qui se passe à une époque voisine, on n'en apprécie que mieux l'extraordinaire talent de réalisateur de ce dernier.

Par bonheur, la seconde partie est nettement supérieure. Elle le doit sans nul doute à la résonance extraordinaire que conserveront toujours les répliques immortelles enregistrées par le procès-verbal d'audience du procès, et je crois qu'on pourrait se borner à les projeter en sous-titres sur un écran complètement noir : elles parviendraient encore à émouvoir le public. Ingrid Bergman montre une fois de plus son étonnante sensibilité, qui fait d'elle la seule vedette qui rivalise en prestige avec Greta Garbo. Elle a réussi à donner à son personnage ce double caractère contradictoire d'une jeune paysanne ignorante et d'une mystique authentiquement inspirée. On ne souffre pas de l'entendre parler anglais, ce qui est au permier abord déconcertant, tant le ton est juste, même pour qui ne comprendrait pas le sens des mots. Je parle bien entendu de ceux qui verront la version originale sous-titrée. On avait dit monts et merveille de l'interprétation de José Ferrer dans le rôle du Dauphin. Pour ma part je n'y ai rien trouvé d'exceptionnel.

Jeanne est consternée par le désordre de l'armée française.

Jeanne reproche aux soldats leur dissipation et leurs jurons.

PETITES CHRONIQUES



UN MONUMENT A ABD EL-KADER

En Algérie, à Cacherau, à la ferme Saint-Paul, un monument a été inauguré à la mémoire de l'émir Abd el-Kader en présence de son petit-fils et du petit-neveu de son adversaire le maréchal Bugeaud. Dans son discours le gouverneur général M. Naegelen a dégagé le sens de la cérémonie, symbole de l'union entre Français et indigènes, union souhaitée pour le bien de l'Algérie par Abd el-Kader, ainsi que le rappellent ses propres paroles gravées sur la stèle.

LE SACRE DE Mgr LALLIER

Le nouvel évêque de Nancy, S. Exc. Mgr Marc Lallier, a été sacré en la cathédrale Notre-Dame de Paris par S. Exc. Mgr Feltin.

Ci-dessous, le nouvel évêque pendant la cérémonie, revêtu des ornements épiscopaux et crosse en main. A gauche, ses deux parrains, Mgr Piccard de la Vacquerie et Mgr Weber.

DEPUIS 1918, 141 PIÈCES DE THÉATRE IMPORTANTES ONT ÉTÉ REPRÉSENTÉES !

Les principales scènes des 141 pièces les plus importantes jouées depuis 1918 sont reproduites dans l'*Anthologie du Théâtre français contemporain* de Georges PILLEMENT. Cet ouvrage se divise en trois tomes : le théâtre d'avant-garde, celui du boulevard, celui des romanciers et des poètes. A cette discrimination on devine tout de suite que le lecteur trouvera dans le premier volume des extraits importants d'*UBU ROI*, d'Alfred JARRY, du *SOULIER DE SATIN*, de CLAUDEL, du *PAQUEBOT « TENACITY »*, de Charles VILDRAC, du *SIMOUN*, de LENORMAND, de *LA MACHINE INFERNALE*, de COCTEAU, de *SIEGFRIED*, de GIRAUDOUX, de *LA FEMME DU BOULANGER*, de GIONO, d'*ANTIGONE*, de Jean ANOUILH. Le deuxième volume s'enrichira entre autres du *MARCHAND D'ESTAMPES*, de PORTO-RICHE, de *LA DAME DE CHEZ MAXIM*, de FEYDEAU, de *TERRE INHUMAINE*, de CUREL, de *LA TENDRESSE*, de Henry BATAILLE, de *FAISONS UN RÊVE*, de Sacha GUITRY, des *TEMPS DIFFICILES*, d'Edouard BOURDET, d'*AIMER*, de Paul GERALDY, de *TOPAZE*, de Marcel PAGNOL, du *GRAND POUCET*, de Claude-André PUGET. Enfin le troisième offre à ses lecteurs : *SAUL*, de GIDE, *ROBESPIERRE*, de Romain ROLLAND, *LES COMPAGNONS DU ROI LOUIS*, de Paul FORT, *LE TOMBEAU SOUS L'ARC DE TRIOMPHE*, de RAYNAL, *MAYA*, de Simon GANTILLON, *LES MAL AIMES*, de MAURIAC, *LA REINE MORTE*, de MONTHERLANT, *CALIGULA*, de CAMUS, *LES MOUCHES*, de SARTRE. Et ce n'est pas tout puisque 141 pièces sont reproduites en partie dans cette Anthologie ! Ces trois forts volumes, du format 21×27, illustrés de 30 hors-texte, sont vendus brochés : 1.530 fr. les trois ; reliés Ingres gris bleuté, titre or fin, sous étui rigide : 2.420 fr. (Vente à tempérament sur demande.) Frais de contre remboursement en sus. Editions du BELIER, Service S 2, 26, rue Desbordes-Valmore, Paris (XVIe). C. C. P. 3883-78. Notice gratuite sur demande.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE:

F. Charles-Roux, *Cinq Mois tragiques aux Affaires étrangères* (21 mai-1er novembre 1940), (Plon, 405 pages). « Souvenirs de cinq mois, nous dit l'éminent diplomate, pendant lesquels j'ai pu agir un peu, observer davantage, apprendre quelque chose de ce qui se passait et, sans doute, en ignorer beaucoup. »

Avec une rare objectivité, l'ancien secrétaire général du ministère des Affaires étrangères nous fait revivre les douloureuses étapes de la défaite. Nous assistons à ses efforts pour conjurer l'entrée en guerre de l'Italie. Efforts stériles : « Ayez des victoires, et vous nous aurez avec vous ! » se bornait à répéter le comte Ciano. Et le nonce du pape de dire malicieusement à M. Charles-Roux : « L'entrée en scène des fascistes va peut-être vous fournir l'occasion des succès qui vous font défaut contre les nazis ! »

Puis ce sont les scènes pathétiques qui se déroulèrent au sein du conseil des ministres à Cangé et à Bordeaux lors de la discussion de la demande d'armistice dont partisans et adversaires s'affrontaient à nombre sensiblement égal. Lorsque Paul Reynaud démissionne et que le président Lebrun charge Pétain de former le nouveau cabinet — celui de l'armistice — Charles-Roux réussit à faire écarter Laval des Affaires étrangères. Et, plus tard, lorsque ce dernier finit par imposer son nom au maréchal, le secrétaire général ne peut s'empêcher de dire à Pétain : « Vous venez d'enrôler une dangereuse recrue ! »

M. Charles-Roux a cherché de toutes ses forces à maintenir, après l'armistice, un front moral et politique franco-britannique. La malheureuse affaire de Mers-el-Kebir, née d'une divergence d'interprétation des clauses d'armistice, paralyse ses efforts, mais ne le décourage point.

Il n'a jamais vu un Allemand pendant la durée de son secrétariat général, ni après. Sa note de protestation contre la violation des clauses d'armistice ne fut pas retenue et alla aux archives. Il ne fut pas au courant de la préparation de l'entrevue de Montoire, qu'il pressentit uniquement en voyant Laval emporter son chapeau haut de forme, ce qui supposait qu'il allait rencontrer une très haute personnalité allemande. (« J'ai dû, dit-il humoristiquement, ce jour-là un tuyau à un tube. ») Quand il apprit la double entrevue Hitler-Laval et Hitler-Pétain, on lui demanda ce qu'il en pensait. « J'en pense, dit-il, que le moment est venu de m'en aller. »

Et il démissionna.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE :

Jacques Isorni, *Appel de Louis XVI à la nation, 1793*, préface de Louis Madelin (Flammarion, 290 pages). Ce document n'était pas inconnu des historiens, mais il était attribué jusqu'ici à un obscur avocat du nom de Grouber de Groubentall ; c'est sous ce nom qu'il fut publié en 1837 par la *Revue rétrospective*.

Me Isorni s'applique à démontrer qu'il est l'œuvre du roi lui-même ; dans une introduction d'une centaine de pages il accumule les arguments d'ordre psychologique et physique qui étaient sa thèse, thèse que M. Madelin a étudiée de très près et qu'il reconnaît incontestable.

Ainsi l'exhumation de ce texte prend la valeur d'une véritable découverte historique.

On sait que Louis XVI avait fait connaître, en octobre 1789, dans une sorte de contre-lettre au roi d'Espagne Charles IV, sa protestation contre le « gouvernement métaphysique » dont l'Assemblée nationale voulait doter la France ; il faisait, à l'insu même de ses ministres, le Bourbon de Madrid dépositaire de ses véritables sentiments.

Ce sont ces sentiments qu'on trouve exposés dans l'*Appel à la nation*, où le souverain donne à sa pensée un tour juridique impressionnant, notamment dans ses répliques aux chefs d'accusation dont il est l'objet.

Tous les épisodes de la Révolution sont évoqués dans ce témoignage émouvant où l'infortuné monarque interjette appel à la nation elle-même du jugement de ses représentants.

ALBERT MOUSSET.

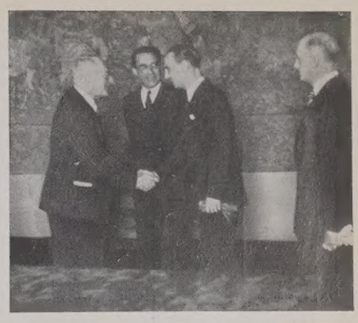
COURRIER MUSICAL

Il y a cent ans, une foule écrasée de chagrin assistait aux obsèques de Chopin. Exacte reconstitution de la cérémonie à l'église de la Madeleine, la commémoration manqua quelque peu de recueillement ; il y eut une véritable ruée où trop de mécontents ne purent se frayer passage ; l'église bruissait et bourdonnait. L'agitation à grand-peine dissipée dans les brumes sonores des nocturnes de Chopin aux grandes orgues, le *Requiem* de Mozart, exécuté par l'Orchestre national que dirigeait Ernest Bour avec un élan tout romantique, dispensa enfin l'émotion symboliquement attendue. La voix de Suzanne Danco sembla d'un ange. Mozart et Chopin en eussent adoré le timbre radieux.

Cortot effectuait sa rentrée, dix jours plus tôt, avec un récital Chopin, le soir de l'anniversaire d'une mort pleurée par le monde musical tout entier ; ce fut un de ces rares concerts où le critique néglige de prendre des notes : programme familier, certes, mais surtout interprète qui entraîne au delà de l'analyse minutieuse, par la magie des sonorités, la noblesse du style et, soudain, la nuance neuve — tradition créée et adoptée à l'instant même. Tout cela déborde la critique, en dépit des entorses à la technique ou aux mouvements qui rendent plus précieuse encore la personnalité humaine de l'artiste. Cortot peut s'arroger des droits interdits à d'autres ; il nous fait accepter des licences qui sont parfois des découvertes. Exégète de Chopin — tous les pianistes se réfèrent à son édition de travail des œuvres complètes — il nous offre dans ses traductions musicales la somme d'une vie de recherches et d'études merveilleusement dépassées, transfigurées par son intelligence et sa rare sensibilité.

Et voici qu'à la Bibliothèque Nationale l'exposition Chopin ouvre ses portes pour un mois et nous montre quelques reliques : la montre, le moulage de la main, une mèche de cheveux, des portraits inconnus ou célèbres, le piano ; mais c'est en manuscrits et autographes que l'exposition est principalement riche ; les lettres de Chopin, instinctives et pudiques, spontanées ou naïves, retiennent longuement les fervents ; on y a joint d'autres correspondances non moins précieuses : celle de Delacroix, de George Sand, de Pauline Viardot ; on relit en frémissant le récit de la mort de Chopin fait par la grande cantatrice à la grande romancière : « Pauvre garçon, il est mort entouré d'une foule de gens connus ou inconnus qui venaient sanglotter (*sic*) à son chevet. Toutes les grandes dames de Paris sont venues s'évanouir dans sa chambre encombrée de dessinateurs qui faisaient à la hâte des croquis. Un daguerréotypeur voulait faire mettre le lit près de la fenêtre afin que le mourant fût au soleil... »

L. MAURICE-AMOUR.



LE CINQUIÈME CENTENAIRE D'UN COMPAGNON DE JEANNE D'ARC

A Castres, au musée Goya, vient de s'ouvrir une très belle exposition destinée à commémorer le cinquième centenaire de la mort de Gérard Machet, vice-chancelier de l'Université de Paris, confesseur de Charles VII. Gérard Machet, qui fut évêque de Castres de 1423 à 1448, fut l'avocat de Jeanne d'Arc aux tribunaux de Chinon et de Poitiers qui habilitèrent celle-ci, et son compagnon au siège d'Orléans.

L'exposition comprend cent chefs-d'œuvre du XVe siècle, dont l'original des *Vigiles de Charles VII*, le sceau de l'Université de Paris, la tapisserie d'Orléans. Elle a été inaugurée par M. Jaujard, directeur général des arts et des lettres, qu'on voit sur notre photographie entre M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, et M. Max Moulins, préfet du Tarn. A sa préparation M. Gaston Poulain, conservateur du musée Goya, et M. Lasbordes, président des Amis du musée, ont apporté tous leurs soins.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Emilio Gascó Contell : *Intérieur* (Editions Magraner). — Ce sont des poèmes de belle envolée que leur auteur, écrivain de pure tradition espagnole, a composés en français. L'aisance avec laquelle il manie notre langue et l'ardente ferveur qu'il montre pour notre culture — son admiration pour Paul Valéry en témoigne — ne peuvent que lui valoir la sympathie des lecteurs français, sensibles à la noblesse de l'inspiration.

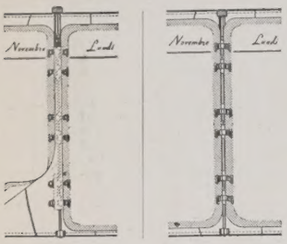
Onze dessins à la plume de Marie Banégas illustrent ces poèmes.

MALAPARTE
a mis cinq ans à écrire
LA PEAU
plus fort que
KAPUTT
508 p. DENOËL 495 fr.

NOUVEAU TIRAGE
ANDRÉ de CAYEUX
TERRE ARCTIQUE
Préface de
Paul-Emile VICTOR
« Livre aussi passionnant qu'un Jules VERNE » *Figaro.*
le vol. 400 frs.
ARTHAUD

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

L'agenda de l'homme à la page "KIRBY SENIOR"



Voici le dernier né, donc le plus perfectionné des agendas : le Kirby Senior, une création Kirby Beard & Cie. Il satisfait les moindres exigences de l'homme moderne, car il est le seul (grâce à un système de reliure brevetée) à permettre de changer les feuillets mobiles à volonté, sans interruption entre les trimestres et d'intercaler des feuillets blancs où bon vous semble. Une vis à desserrer et c'est tout ! — Couverture box souple, pochette intérieure, cadre pour photo d'identité, répertoire d'adresses — en un mot, l'agenda sobre et chic, pratique avant tout, pour l'homme du monde, l'homme d'affaires, l'homme moderne.

Pour ouvrir — *Dévisser de quelques tours le bouton molleté à vis de la partie inférieure. Pousser la tige de bas en haut, les broches s'ouvrent d'elles-mêmes. Prendre appui sur le cuir et non sur le carnet.* **Pour fermer** — *Pousser de haut en bas le bouton de la partie supérieure, puis bloquer en revissant à fond le bouton inférieur.*

VAINCRE LA MAUVAISE SAISON...

Déjà le froid et l'humidité vous contraignent à calfeutrer. Il n'est pas d'hygiène plus déplorable que de vivre ainsi en vase clos, de compagnie avec les microbes colportés de l'extérieur. Vous remédierez à cette source de dépression en utilisant un appareil Ozonair.

Générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, Ozonair vous permettra de respirer constamment un air vivifiant, de vaincre la fatigue et de résister à la contagion microbienne.

Ozonair ajoutera au confort de votre habitation, car il détruit efficacement les odeurs : cuisine, w.-c., tabac, etc. Ne consomme pratiquement pas de courant. Modèles pour locaux privés, commerciaux et industriels.

Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e) Tél. : BOT. 24-10.

INVENTEURS

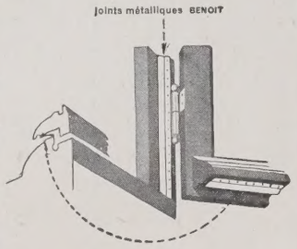
Pour lancer vos nouveautés, utilisez cette rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

FENÊTRES BIEN JOINTES...

Hiver moins cher... et quel confort!..

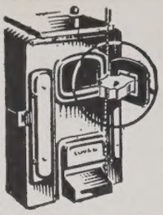
Les joints métalliques Benoit, plaqués en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.



Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement : aux Etablissements E. Benoit et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris 10e TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès Les Brises, Pointe Pescade.

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en adaptant sur vos chaudières de chauffage central l'économiseur Edco.

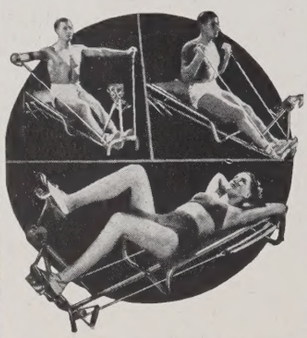
Quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

Edco, Service 20. 216, rue de Rivoli, Paris-1er (Tuileries). OPE 87-17.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

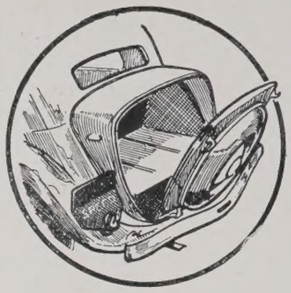
Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

APRÈS LE SALON DE L'AUTOMOBILE



Speed présentait au Salon la gamme complète de ses spécialités. Parmi les accessoires Speed améliorant le confort et le rendement nous relevons :

Pour la 4 CV Renault :

L'avance variable et la pipe d'admission, qui procurent un rendement amélioré de 15 %.

Pour la 11 CV Citroën :

La triangulation Speed, qui augmente la rigidité de l'avant de la voiture.

La malle arrière, qui permet de doubler la capacité du coffre.

Les roues en alliage spécial à haute résistance.

Le silencieux Speed sans contre-pression.

Le pare-chocs 1949 aux lignes élégantes et nouvelles.

Et pour la Dyna-Panhard :

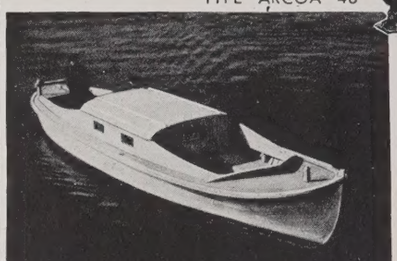
Sa dernière nouveauté, au seuil de la saison d'hiver : le chauffage qui permet d'avoir une température intérieure de plus de 15 degrés quand le thermomètre est à 0.

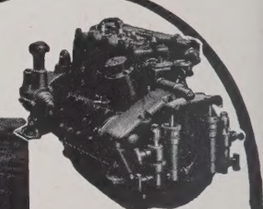
Pour tous renseignements : Ets Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48





COUACH
ARCACHON - FRANCE

Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

A TRAVERS LES GALERIES

Raphaël Birtchansky n'est pas un inconnu en France, où il exposa déjà avant la guerre et où certains critiques d'art — parmi les plus célèbres — louèrent son tempérament fougueux, son sens de la couleur, des harmonies fulgurantes et délicates.

Aussi son exposition à la Galerie Bernheim-Jeune consacre-t-elle son talent. Depuis la guerre ce peintre a affirmé encore son style et son lyrisme l'entraîne vers des régions peu explorées ; il expose des fleurs et des paysages, certes, mais il expose aussi cette série de *Nocturnes*, œuvres dans lesquelles Birtchansky recrée un monde fantastique, laissant déborder toute son exaltation devant une nature aux violents contrastes. Sa technique vigoureuse est renforcée par des empâtements, car l'artiste aime à travailler souvent avec le couteau dans la pâte même, et il recherche des coloris sonores, mais généralement nuancés. Dans ses fleurs et ses paysages il se montre un naturaliste fervent, observant son modèle avec un sens profond de la vérité et le retraduisant avec son œil de peintre. Mais ses *Nocturnes* marquent plus encore l'originalité de son talent.

Rigot, qui expose également à la Galerie Bernheim-Jeune, est un artiste bien différent. Originaire de Monaco, il montre pour la première fois ses œuvres au public parisien. C'est avant tout un intimiste ou, comme le dit M. Jean Danerel, qui lui consacre une préface, on pourrait le ranger parmi les « peintres de la réalité poétique ». Rigot peint des paysages et des nus, mais préfère les portraits dans des intérieurs ou les fleurs.

Maurice Sérullaz.

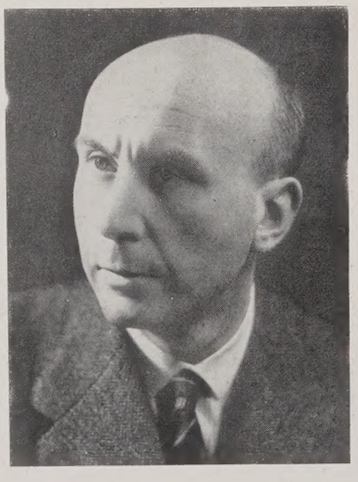
GALERIES

GALERIE ANDRÉ WEIL
26, avenue Matignon - ELY. 55-11
SABBAGH
Jusqu'au 23 novembre

GALERIE ROUX-HENTSCHEL
12, rue La Boétie - ANJ. 93-65
BRAIG

LE NOUVEAU BATONNIER DE PARIS

En remplacement de Me René Gain, décédé peu avant d'entrer en fonctions, les avocats du barreau de Paris ont choisi comme bâtonnier Me André Toulouse. Ancien secrétaire des bâtonniers Piloyer et Aubépin, Me Toulouse est un civiliste éminent qu'on a vu aussi plaider devant la Haute Cour de justice dans plusieurs affaires ; il était également au banc de la défense devant la Cour de Riom, où il assistait M. le contrôleur général Jacomet.



L'AMITIÉ FRANCO-FINNOISE

A l'occasion du centenaire de la publication du *Kalevala*, cette épopée historico-guerrière finnoise en 60.000 chants, le gouvernement d'Helsinki a offert à la France les trente-deux volumes de cette édition rare qui prendra place à la Bibliothèque Nationale. Ce don a été remis par M. Hélo, ministre de Finlande à Paris, à M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, au cours d'une réception à la légation.

GRAND PRIX DE MADRID

Pour la première fois la capitale espagnole vient d'être le théâtre d'un grand prix automobile qui s'est disputé en circuit fermé, dans la Cité universitaire, sur une distance de 3.500 mètres. Les Français se sont particulièrement distingués.

Louis Chiron, parti grand favori, enleva brillamment la première manche. Sommer s'adjugea la seconde, puis se classa en tête dans la finale devant Trintignant et le Suisse de Graffenried, arrivé quatrième.

Marguette Bouvier.

LES SPECTACLES

ATELIER
JACQUES DUMESNIL
MICHEL VITOLD
dans
NUIT DES HOMMES
de JEAN BERNARD-LUC
et
LA PERLE DE LA CANEBIÈRE
de LARICHE

PIÈCES RECOMMANDÉES
Comédie - Wagram : VOYAGE A 3.
Palais - Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

La répétition générale du nouveau spectacle du Théâtre de l'Atelier aura lieu le Vendredi 18 Novembre, à 21 heures. Première à bureaux ouverts Samedi 19 Novembre. Location ouverte.

MICHODIÈRE
JEAN-PIERRE AUMONT — RENÉE DEVILLERS
L'HOMME DE JOIE
de MM. PAUL GÉRALDY et ROBERT SPITZER
JACQUES MOREL — LYSIANE REY
Tous les soirs 21 h. sauf lundi - Matinée dimanche 15 h.

A PIED AU TIBET INTERDIT AVEC LE PÈRE DETRY

Les indigènes l'ont appelé « le Père qui passe partout »...

Le Père Detry a forcé les portes du Thibet interdit après des jours et des jours de marche (1.640 kilomètres à pied), après les passages du fleuve Bleu, la nage dans l'eau glacée, l'escalade des rocs arides, les nuits à la belle étoile à 4.000 mètres d'altitude.

Pour tout bagage (à travers des régions jamais traversées) le Père Detry n'avait qu'un peu de linge, des jumelles, un appareil photographique et une camera. Les jumelles lui ont servi à devenir l'ami des chefs de village, l'appareil photographique lui valut des lettres de recommandation en tibétain, la camera lui permit cette chose extraordinaire : filmer les danses sacrées des lamas.

On pénètre dans les lamaseries par des souterrains. Ceux-ci débouchent dans la cour intérieure, fermée, dallée de larges pierres. Les lamas y dansent la « danse des semailles » au son de gongs énormes et de longues trompettes. Caché dans la loge du chef, le Père Detry a capté ces visions fugitives. Aujourd'hui il nous les rapporte. On peut le suivre au pays des « montagnes sacrées », dans les villages d'esclaves, auprès de ceux qui vivent, souffrent, prient. On lit des inscriptions étranges : « O joyau dans le lotus »... Domaine fermé...

MARTINE CADIEU.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Le dernier mot du progrès s'accorde à ravir avec les premiers balbutiements de l'art moderne. Il est assez curieux en effet de constater que la radiodiffusion exalte à merveille les sonorités des instruments anciens et place ainsi en vedette clavecin et viole de gambe, ainsi que les morceaux écrits pour eux par Nicolas Clérambault, dont le deuxième centenaire, en dehors de ce concert, est trop discrètement célébré. Marcelle de Lacour, l'éminente claveciniste qui tient une place de premier rang parmi les virtuoses de notre temps, a joué avec une grâce rayonnante *prélude, allemande, sarabande* et *gigue* en solo, pièces qui sonnaient haut et clair, amplifiées par la T. S. F. Elle joignit aussi son talent à celui de Gisèle Peyron, d'Hortense de Sampigny et de Francine Villers pour interpréter avec un soin raffiné *l'Amour piqué par une abeille*, plaisante cantate, et l'on admira également *la Magnifique*, sonate pour deux violons. Que l'on ne craigne pas de puiser dans le riche trésor de nos bibliothèques. Par leur sobriété, leur rectitude et leur élégance les œuvres de jadis doivent rayonner sur le monde, mieux encore que les pages modernes, riches en couleurs somptueuses, qui prennent mieux leur valeur sur l'estrade que véhiculées par les ondes. Certaines finesses se perdent alors, les sonorités sont parfois trop embrouillées pour atteindre à leur pleine expression.

Un concert était annoncé à Lille ; au dernier moment, par suite d'un incident technique annoncé au micro, il ne put être transmis. Alors, étonnant tour de force, pour ne pas déplaire aux auditeurs qui étaient à l'écoute, le même programme fut composé sur-le-champ par disques : l'ouverture des *Noces de Figaro*, enregistrée par le regretté Gaubert, *la Petite Fille aux allumettes* dans la version conduite par Bigot, *Introduction et Allegro*, de l'Anglais Elgar, présentés par Adrian Boult à la tête de la B. B. C.

W.-L. LANDOWSKY.

NOTRE NUMÉRO DU « SALON DE L'AUTOMOBILE »

Aux personnalités qui ont assisté à la réception donnée par *France-Illustration* à l'occasion de la parution du numéro spécial sur le Salon de l'automobile, il convient d'ajouter M. de Puybelle, président honoraire du Syndicat national des conseils en publicité, dont il a été le fondateur et qu'il a présidé effectivement pendant vingt années.

UN MÉTIER A TISSER

Nous avons dans notre article récent sur l'Exposition de l'équipement de la France d'outre-mer donné la photo d'un métier à tisser. Il s'agit du métier Alice Raba, 52, rue du Docteur-Blanche, métier pratique, pour tous.

Futurs Comptables

Qui va lentement perd son temps

Pourquoi faire des études interminables alors que sans même avoir besoin de forcer vous pouvez connaître la Comptabilité en 4 mois de cours par correspondance.

Plus vite vous connaîtrez votre affaire, plus vite vous gagnerez confortablement votre vie dans une profession que la crise n'atteint guère.

En 4 mois d'études faciles, la sympathique méthode d'enseignement par correspondance Caténale permet de préparer l'examen officiel Comptable (C.A.P.). Sans aucun engagement de votre part, demandez la documentation gratuite n° 3443. École Française de Comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres.

HOTEL CITY ZURICH

Nouveau !

Chaque chambre avec toilette et w.-c. privés

Prix *à partir de fr.* **11.** »

Petit déjeuner *fr.* **2.50**

HOTEL GARNI 1re Cl.
FACE A LA GARE
PRINCIPALE
LOWENSTRASSE 34

Pour réserver les chambres :
Tél. (051) 27 20 55

CITY HOTEL ZURICH

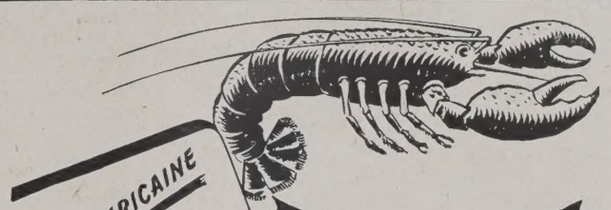
CARS FRANCE-MAROC

Grand confort, par l'Espagne
HEURES BLEUES

153, boulevard de Paris, à CASABLANCA
14, rue de Rome (pl. G.-Péri), PARIS Lab. 91-40

Pub. M. B.

BROCHURES GRATUITES 25 CIRCUITS
ALGÉRIE - TUNISIE - MAROC



A L'AMÉRICAINE
GRÂCE A LA FAMEUSE MOUTARDE DE DIJON...

AMORA
LA MOUTARDE DE DIJON

RHUM
St-JAMES
DES GRANDS CRUS DE
St-James
AUX ANTILLES

«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.»

A 2

TÉLÉPHONE NORD 31-14
LES BROSSIERS RÉUNIS
13, RUE DU TUNNEL - PARIS 19e

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC
C C C

35 à 41 Bd Haussmann Paris

C.C.C.
Imperméables
Gabardines
Popelines
imperméabilisées

Enfin le vernis qui tient !...
C'EST UN
VERNIS VITALONG
CONÇU PAR LES LABORATOIRES DU
VITALONG
"La Sève de l'ongle"
SOUCIEUX DE LA BEAUTÉ ET DE LA SANTÉ DE VOS ONGLES
EN VENTE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL
Lab. du VITALONG, 217, Faubg St-HONORÉ, PARIS 8e
PARIS - LONDRES - NEW-YORK

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

IL S'APPELAIT ETCÆTERA, OU LE DERNIER DES NOMS, par CAMI.

S'appeler Etcætera,
C'est un nom, on l'avouera,
Qui n'est pas aussi courant
Que Dupont ou bien Durand !
Les journaux depuis toujours
Parlaient de lui tous les jours,
Mais son nom, c'est singulier,
Était toujours en dernier !

Aux galas de l'Opéra
On citait Etcætera,
Et dans les « mondanités »,
Après tous les invités,
Après Chose, Machin, Truc,
Général, ministre, duc
Et « stars » de la camera
On lisait : Etcætera.

Sachant qu'un couple assorti
A le bonheur garanti
Il prit pour femme à Chianti
La belle Tutti-Quanti !
Elle lui dit franchement :
« Avant toi j'eus un amant,
» Mais au fond, c'est régulier,
» Tu n'es jamais le premier ! »

Il aimait les pauvres gens,
Les humbles, les indigents,
Les Etcætera sans nom,
Plus que les « as » en renom.
Un beau soir il expira,
Et l'âme d'Etcætera,
Lasse de nos temps maudits,
Monta vers le paradis...

La queue on faisait « là haut »,
Mais au dernier rang bientôt
Saint Pierre le repéra :
« Entrez donc, Etcætera !...
» Les derniers, en vérité,
» Ont ici priorité,
» Toujours le ciel s'ouvrira
» D'abord aux Etcætera ! »

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 4e trimestre 1949
Imprimeur n° 79.

Le printemps reviendra vite !

PENSEZ-Y, PLANTEZ DÈS MAINTENANT VOS TULIPES ET JACINTHES

Tulipes et jacinthes, jonquilles et crocus, toute cette floraison magnifique que vous admirez chez l'horticulteur ou dans les expositions, vous pourrez l'avoir chez vous : il suffit d'un coin de terre, parterre ou plate-bande, ou même d'un balcon.

Des centaines de variétés aux coloris innombrables, des espèces précoces et tardives échelonnées de fin mars à juin, seront votre enchantement de chaque jour.

Demandez dès aujourd'hui à votre marchand grainier les oignons à fleurs hollandais, robustes et sains : il suffit de les planter dès maintenant et la nature fera le reste.

ELVINGER